
B.22.4.138

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

De l'Imprimerie de CH. FR. PATRIS, ci-devant Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, N° 2, près la rue de Seine.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

SIXIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIÈRE ÉDITION.

A PARIS,
Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, N°. 42.

IX — 1801.

A ÉMILIE.

Villers-Cotterets, le 20 Brumaire an 7.
(10 novembre 1798, v. st.)

Je vous écris sous les yeux de ma mère,
sous un ciel pur, sous l'ombrage enchanteur
de la forêt profonde et solitaire :
vous seule ici manquez à mon bonheur.

Je plains ces Dieux dont je trace l'image.
Quoiqu'immortels, point ne voudrais contr'eux
changer mon sort : la vie est un passage ;
mais, en passant, ici je suis heureux.

Plaisirs brillants ne me font nulle envie.
Peu de richesse et de luxe encor moins,
paix et travail, voilà toute ma vie,
qui coule et fuit sans trouble et sans témoins.

Quoique l'Automne ait vuidé sa corbeille,
quoiqu'à Paris tout semble m'inviter,
depuis qu'aux champs la Nature sommeille ;
ma mère est là ; je ne puis la quitter.

Eh ! qu'opposer à ce nœud plein de charmes
quand, m'embrassant avec un doux transport,
elle me dit, les yeux remplis de larmes :
« Tu pars mon fils ! te reverrai-je encor !

» Si ton amour, sur mon hiver moins sombre,
» fait luire encore un rayon de printemps,
» de mes beaux jours pourquoi borner le nombre ?
» Reste !.... Demain sera-t-il encor temps ! »

-- « Moi te quitter !.... Non, ma mère ; j'oublie
» Muses, beaux arts, plaisirs et tout Paris,
» tout.... Mais, hélas ! mais ma chère Emilie
» qui m'attendait !... Ecrivons ; » et j'écris.

Ainsi le fils qui vous devra la vie,
vous consacrant ses soins et ses beaux jours,
oublîra tout, excepté son amie,
qui grondera, mais l'aimera toujours.

LETTRES A ÉMILIE, SUR LA MYTHOLOGIE.

LETTRE LXXII.

L'OCÉAN, fils du Ciel et de Vesta, épousa Thétis, sa sœur, dont il eut trois mille enfants (1). Vous voyez, Emilie, qu'à cette époque le liquide empire ne manquait pas d'héritiers. Cependant, soit que le souverain des ondes trouvât le partage difficile à faire entre tant de prétendants, soit qu'en bon père, il voulût épargner à ses enfants les chagrins inséparables de la royauté, il résolut de céder ses vastes états à Neptune, fils de Saturne, son frère.

(1) Hésiode.

A cette nouvelle, ses nombreux enfants s'alarmèrent plus ou moins, suivant leur degré de sagesse ou d'ambition. Mais l'Océan les ayant convoqués dans son palais de crystal, orné de perles et de corail, prit en main son trident, s'assit sur sa conque royale, et leur dit d'un ton affectueux et paternel:

« Mes chers enfants, ce n'est rien que la vie,
» et la grandeur et l'immortalité.
» Il n'est de biens vraiment dignes d'envie
» que l'innocence et la tranquillité.
» Or, l'innocence avec l'autorité,
» la paix du cœur avec la royauté,
» n'ont pu jamais aller de compagnie.

» Vous êtes tous unis; vous vous chérissez tous;
» ce bien vaut mieux qu'un diadême.
» Demain, mes fils, s'il fallait entre vous
» partager l'empire suprême,
» adieu l'amitié, le repos
» et cette confiance et ces aveux sincères,
» et ces rapports de goûts, de plaisirs, de travaux,
» qui rendent, tous les jours, nos plaisirs si nouveaux,
» et nos heures si passagères!
» Dès que vous aurez des rivaux,
» vous cesserez d'avoir des frères.

» Ne quittez point ce bien pour l'éclat mensonger
» d'un bonheur apparent qui n'est rien en lui-même;
» quand on est aimé, quand on aime,
» on ne peut que perdre à changer.
» Retournez, croyez-moi, dans vos grottes profondes.
» Là, sous l'ombre des bois, ou le long des coteaux,

» des fleuves dirigez les ondes ,
» ou faites sous les fleurs serpenter les ruisseaux.
» Le dieu d'un lac paisible ou d'une source pure
» est cent fois plus heureux au fond de ses roseaux ,
» étendu sur son lit de mousse et de verdure ,
» que le Dieu souverain de l'empire des flots.

» Vous vous rencontrerez dans vos courses tranquilles.
» Ensemble vous féconderez
» la culture des champs , le commerce des villes.
» Utiles sans orgueil , en tous lieux désirés ,
» et faisant circuler le bonheur sur la terre ,
» heureux de vos bienfaits , mes fils , vous reviendrez
» vous réunir chez votre père.

» Et vous qui prétendez à votre aimable loi
» soumettre tout ce qui respire ,
» pour régner sur les cœurs , mes filles , croyez-moi ,
» renoncez à tout autre empire ;
» il y va de votre bonheur ,
» et même un peu de votre honneur ;
» car, comment pourrez-vous vous flatter qu'on vous aime ,
» si sur vous la couronne attire tous les vœux ?
» et comment peut-on vivre heureux
» quand on n'est jamais sûr d'être aimé pour soi-même ?
» Voilà pourtant le sort des princes et des Dieux !
» Je prétends vous soustraire à ce malheur extrême.
» Le véritable amour n'est point ambitieux :
» un bon époux, sans diadême ,
» vous respectera moins , mais vous aimera mieux ».

Il dit ; soudain sur les rives de l'onde ,
à l'ombre des forêts , dans les antres déserts ,
les fortunés enfants du souverain des mers ,
savourant leur bonheur dans une paix profonde ,
d'amour et d'amitié remplirent l'univers.
Heureux siècle , qui vis trois mille heureux au monde !

De ces temps de félicité
nous avons tout perdu, jusques à la mémoire :
nos ayeux ont transmis à la postérité
les monuments pompeux de leur chétive gloire,
et les récits ensanglantés
de ces illustres cruautés
que l'orgueil décora du nom de la victoire ;
et dans tout ce chaos de crime, de grandeur,
et de faiblesse et de puissance,
pas un vestige d'innocence,
pas un souvenir de bonheur!

L'Océan, après son abdication, conserva, ainsi que Saturne, son frère, le titre de père des Dieux et des hommes, parce que l'eau est un des principes de l'existence animale, et que, sans elle, la vie cesse de circuler dans nos veines. A ce titre, tout ce qui végète est soumis à son empire, et Flore, au printemps, lui doit l'hommage de sa couronne.

Au reste, il existe, entre le Dieu des mers et la Déesse des fleurs, une vieille amitié, et même d'anciens intérêts de famille. Nérée, fils de l'Océan, ayant épousé sa sœur Doris, en eut cinquante filles, que Flore admit à sa cour. Les Néréides, sous le nom de Naïades, de Dryades et de Napées, furent chargées, par la Déesse, d'entretenir et de soigner les trésors de son empire. Les Naïades arrosèrent les fleurs naissantes avec leurs urnes argen-

tées; les Dryades, aidées des Zéphyrs, conservèrent la fraîcheur et l'ombre des bocages; et les Napées, assises à l'ombre des saules, protégèrent, contre les Aquilons, la verdure et l'émail des prairies.

O mon amie! quand pourrai-je, sous les auspices de ces Nymphes, me fixer avec vous dans leur asyle champêtre! comme l'abeille thésaurise pour l'hiver le miel qu'elle recueille au printemps, j'épargne peu à peu les fruits légers du travail de ma Muse, dans l'espoir de vous procurer un Elysée et d'ajouter à notre automne quelques journées de l'âge d'or.

Je veux un jour avoir une chaumière
dont un verger ombrage le contour,
pour y passer la saison printanière
avec ma mie et ma Muse et l'Amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
salle à manger de dix pieds de longueur,
où les amis qui me rendront visite
seront toujours maltraités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie,
toilette auprès, cabinet à côté
pour le berceau d'une jeune Emilie;
plus loin, un lit pour l'hospitalité.

Point de remise; et pour toute écurie,
l'humble réduit d'un âne et d'un ânon
qui serviront de coursier à ma mie,
et de Pégase au fils de la maison.

Poulets, dindons et coqs grattant la terre,
de mon fumier disputeront le bien,
et le chapon, heureux célibataire,
s'engraissera sans se mêler de rien.

Là, la couveuse, élevant sa famille
avec tendresse, avec sévérité,
à quatorze ans, fera rêver ma fille
sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger en même gîte
dame Génisse auprès de dom Pourceau.
Puisqu'il se plut avec un vieil hermite (1),
il doit se plaire avec la jeune Io (2).

Dans le jardin, auprès du chèvre-feuille,
vigne, jasmin, pois, choux, rose, navet,
laitue, œillet : je veux que l'on y cueille
une salade en cueillant un bouquet.

Je voudrais bien encor qu'une onde pure
dans mon verger suivît de longs détours.
L'eau sur ses bords invite la verdure,
et la verdure invite les amours.

Point de fossés, point de murs ; pour clôture,
l'humble sureau, l'aulne ou le coudrier.
Que la bergère y détache la mûre,
ou de noisette emplisse son panier.

Avec du temps et de l'économie,
je paîrai tout, quoique poëte ; mais,
la paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi ne les paîrons jamais.

---

(1) Saint-Antoine.

(2) Io changée en vache par Junon. (Voyez la première Partie).

LETTRE

LETTRE LXXIII.

NEPTUNE, en prenant les rênes de l'empire des mers, fit hommage de sa couronne au dieu de l'Océan, qui, pour perpétuer sa suzeraineté, donna son nom à la plus vaste partie de ses anciens domaines.

Le nouveau roi était fils de Saturne. Celui-ci, comme je vous l'ai dit, avait contracté l'habitude de manger ses enfants au berceau. Heureusement Cybèle, son épouse, qui avait adroitement substitué une pierre à Jupiter, son fils aîné, mit un cheval à la place de Neptune. Si la première méprise du bon Saturne est peu vraisemblable, la seconde est au moins contradictoire. En effet, le cheval n'existait pas encore à la naissance de Neptune, si, comme on l'assure, il naquit, dans la suite, d'un coup de son trident. Or, à quoi bon rendre ce Dieu plus jeune qu'un être auquel il a donné le jour? passe encore si c'était une Déesse. Ce qui serait flatteur pour l'une, devient presque offensant pour

l'autre. Il faut rajeunir l'amour et vieillir la gloire.

C'est ainsi, pour flatter les belles et les Dieux,
qu'on étend ou restreint l'ordre des destinées :
tous les jours sont des ans pour eux,
et pour elles les ans à peine des journées.

Neptune, comme la plupart des princes, partagea sa vie oisive entre l'amour et l'ambition; comme eux, il trompa impunément toutes les femmes et ne pût impunément tromper un roi. Jupiter, ayant découvert qu'il conspirait contre lui, l'exila du ciel avec Apollon et les autres conjurés.

Laomédon relevait alors les murs de Troye. Comme les Dieux savent toujours le mieux ce qu'ils ont le moins appris, il se trouva que Neptune était un excellent architecte. Et Laomédon le pria de rebâtir ses murailles. Durant ce travail, Apollon jouait de la lyre pour animer les ouvriers et récréer les princesses Troyennes qui, le fuseau à la main, venaient sur le rivage filer les vêtements de leurs époux. Cependant les pierres taillées par Neptune s'élevaient et se plaçaient d'elles-mêmes, tandis

qu'Apollon chantait en s'accompagnant de sa lyre:

Embellissez ce bord tranquille,
croissez, remparts majestueux.
Murs naissants, protégez l'asyle
d'un peuple aimable et vertueux.
Loin d'ici le trouble et la crainte.
Que le paisible voyageur
ne quitte jamais cette enceinte
sans avoir trouvé le bonheur.

Que dans ces ports l'heureux navire
viène chercher la sureté.
Là règneront le doux Zéphyre,
le calme et l'hospitalité.
Là les fiers habitants de l'onde
viendront, après de longs travaux,
échanger les trésors du monde
pour l'amitié, pour le repos.

Sur cette enceinte faible encore,
un jour en portant vos regards,
vous direz : Tout ce que j'adore
est renfermé dans ces remparts.
Portes, qu'une garde sévère
ferme aux cœurs froids, durs et jaloux ;
ouvrez-vous à la voix d'un père,
d'un fils, d'un ami, d'un époux.

Ressouviens-toi, Dieu de la guerre,
que Vénus règne en ce séjour.
Sur ces bords éteins ton tonnerre
avant de paraître à sa cour ;

et si le prince de Cythère
ose le rallumer un jour,
épargne, en faveur de sa mère,
ces murs protégés par l'Amour (1).

Laomédon, charmé des talents du chantre et de l'architecte, les combla d'éloges ; il les fatigua même d'égards et d'attentions, mais il eut le malheur d'oublier le prix dont il était convenu avec eux ; et comme ils prirent la liberté de le lui rappeler, le roi, qui ne permettait pas que, dans son royaume, personne eût plus de mémoire que lui, leur enjoignit d'un ton très-persuasif de quitter à l'instant ses états.

Apollon, qui, en sa qualité de courtisan disgracié, avait perdu le pouvoir de faire le bien, mais non pas celui de faire le mal, infecta l'air d'une vapeur pestilentielle, tandis que Neptune inondait les champs Troyens et suscitait un monstre marin qui ravageait cette malheureuse contrée. L'oracle consulté ordonna, pour appaiser les Dieux offensés, d'exposer, tous les ans, une jeune fille à la

---

(1) Allusion au siège de Troye, dont je parlerai dans l'histoire des Héros de l'antiquité.

N° 31.



Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
Fit n'aitre l'olivier, symbole de la paix.

fureur du monstre. Bientôt le sort désigna, pour ce sacrifice, Hésione, fille de Laomédon. Heureusement Hercule, le modèle et la fleur de l'antique chevalerie, arriva précisément pour délivrer la princesse; et Laomédon, qui l'avait promise à son libérateur, trahit encore sa promesse. Ce parjure fut le dernier. Hercule, d'un coup de massue, vengea les Dieux, les hommes et les femmes peut-être que Laomédon avait trompés.

Je vous parlerai, quelque jour, de ce héros qui fut si grand par sa vertu; revenons à Neptune, qui ne le fut guère que par sa naissance.

Il essaya de se signaler en disputant à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes. A peine de son trident eut-il frappé la terre, que soudain, l'œil ardent, le crin hérissé, la bouche écumante, le cheval s'élança du sein de Cybèle, en bondissant au son de la trompette guerrière.

Plus modeste dans ses bienfaits,
Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
fit naître l'olivier, symbole de la paix,
et Minerve obtint la victoire.

C'est à cette occasion que Neptune fut surnommé Ippios, cavalier. Tous ceux qui, pressant un cheval vigoureux ou dirigeant un char rapide, disputaient le prix dans la carrière Olympique, adressaient des prières et promettaient des offrandes à Neptune avant de tourner la borne fatale, sur laquelle s'élevait la figure d'un mauvais génie qui épouvantait les chevaux.

Mais dès que la force ou l'adresse
avait fait décerner le prix,
le vaincu se croyait libre de sa promesse;
le vainqueur n'avait rien promis.

Les Romains célébraient sa fête le premier jour du mois de Juillet, et lui consacraient le mois de Février, pendant lequel ils tâchaient de se rendre le Dieu favorable pour l'époque prochaine de la nouvelle navigation. Les libations qui, pour les autres Dieux, étaient composées de vin, de lait et de miel, se faisaient, en l'honneur de Neptune, avec l'eau de la mer, des fleuves et des fontaines. On immolait ordinairement un taureau blanc sur son autel; mais, quelle que fût la victime amenée dans son temple, les prêtres lui en présentaient toujours le fiel par analogie avec l'amertume

de la mer. Ces cérémonies attiraient un concours prodigieux à Rome, et sur-tout à l'isthme de Corinthe, où il avait un temple célèbre, dans lequel on lui avait érigé une statue d'airain haute de sept coudées. Son culte était si universel, qu'en parcourant les rivages de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie, on trouvait dans les moindres hameaux un temple ou au moins un autel dédié au Dieu de la mer. Au reste, quelle que fût la pompe de ses fêtes, il paraît qu'elles se célébraient à pied, car les chevaux lui étant consacrés, on les couronnait alors de fleurs, et l'on eût cru commettre un sacrilège en les forçant au travail, tandis que l'on fêtait le Dieu auquel ils devaient l'existence. Cette faveur s'étendait même alors jusque sur les Mulets, comme on accorda depuis aux bâtards des Nobles les privilèges de la Noblesse.

On représentait Neptune sur un char, ayant la forme d'une vaste coquille, et traîné par quatre chevaux marins, quelquefois par quatre dauphins. Les roues effleuraient rapidement la surface de l'onde couverte de Tritons et de Néréides. Le front ceint du diadème, le Souverain des mers, d'une main

calmait les flots agités, de l'autre tenait le trident, emblême de sa triple puissance, qui s'étend sur la mer, les fleuves et les fontaines.

Les habitants de Trézènes avaient empreint sur leur monnaie, d'un côté le trident de Neptune, de l'autre la tête de Minerve; ce qui semble indiquer le commerce dirigé par la Sagesse. Aujourd'hui, si, à l'exemple de Trézènes, nous frappions une médaille en l'honneur de notre nouveau commerce,

Pour transmettre sa gloire à la race future,
nous pourrions mettre encor le Trident d'un côté,
de l'autre, l'Avarice et la Stupidité,
avec les aîles de Mercure.

Les Dieux auxquels Neptune confiait le plus souvent une portion de son autorité, étaient les Fleuves pour lesquels on avait presque autant de vénération que pour Neptune lui-même. On leur immolait des taureaux blancs, quelquefois même des chevaux, comme au Dieu de la mer. Ils étaient représentés nus, couronnés de roseaux, le sein couvert d'une barbe vénérable et appuyés sur une urne qui versait leur onde blanchissante. Ils tenaient une ancre ou un gouvernail,

quand les vaisseaux pouvaient voguer entre leurs rivages.

La plupart d'entr'eux s'étaient arrogé de très-beaux privilèges. Il y avait tel Fleuve qu'une vierge ne pouvait traverser sans y plonger ses mains (1), et qui, grace à cet acte religieux, caressait à tout moment les doigts les plus délicats et les bras les plus frais de toute la contrée. Les jeunes Grecques offraient leur chevelure au Fleuve Néda (2); Pélée consacra au Fleuve Sperchius (3) la chevelure de son fils Achille; et les Troyennes, la veille de leur hyménée, étaient obligées d'aller offrir leurs prémices au Fleuve Scamandre. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui ses rives désertes, se rappèlent avec admiration les combats et la mort de tous les héros dont ils foulent peut-être la cendre et les trophées; et moi, si jamais je me repose sur ces bords mystérieux,

J'interrogerai le feuillage
de ces antiques arbrisseaux

(1) Hésiode. (2) Pausanias, Arcadie.
(3) Homère, Iliade.

dont les vénérables rameaux,
depuis mille ans et plus, couronnent ce rivage.
« Peut-être, leur dirai-je, avez-vous vu jadis
» les tributs qu'en ces lieux apportait l'Hyménée ?
» Vos racines peut-être embrassent les débris
» de l'autel où, le soir, Andromaque amenée
» peut-être regreta la perte d'un trésor,
» que peut-être elle avait conservé pour Hector! »
Ainsi chaque rocher, chaque arbre ferait naître
de vertu, d'innocence un tendre souvenir,
chaque souvenir un soupir,
et chaque soupir un peut-être!

Plusieurs doctes commentateurs ont fait de profondes recherches sur le nom de Neptune, qui, grace à leur érudition, a maintenant autant de significations diverses qu'il y a de commentaires différents. Le procédé de ces docteurs est infaillible. Vous prenez la moitié d'une racine grecque, vous y joignez deux syllabes latines, entremêlées, selon le besoin, de caractères hébreux, syriaques ou chaldéens; et dès que votre mot commence à prendre figure, en modifiant une finale, changeant une voyelle et supprimant deux consonnes, vous renfermez, dans le nom le plus bref, les mœurs, la figure, le caractère et même les exploits d'un héros, sauf quelques anachronismes qui, dans ces calculs, ne comptent

point. Si, par exemple, ces Messieurs s'avisaient un jour de disséquer votre nom,

Ils écriraient : ÉMI ; lisez AMI.
Du verbe LIER, prenez LIE ;
et voilà le BIEN chéri
de l'heureux AMI d'ÉMILIE.
– Vous vous trompez, dirai-je ; en voici la raison :
on la nomma sitôt qu'elle fut née ;
Je n'aimais pas alors ! – Il est vrai ; mais son nom
présageait votre destinée.

Quant aux surnoms de Neptune, ils variaient suivant les circonstances dans lesquelles on lui adressait des vœux ou des remerciements. C'est ainsi que vous avez vu chez nous Notre-Dame de Liesse, de Bon-secours, de Bonne-nouvelle, &c. Les coureurs des jeux olympiques appelaient Neptune IPPODROMOS, intendant des chevaux ; les Sénateurs Romains le nommaient CONSUS, Dieu des bons conseils. Les navigateurs invoquaient souvent et remerciaient quelquefois Neptune-favorable. Mais le nom sous lequel il recevait le plus d'offrandes, était celui de POSEIDON, Brise-vaisseaux ; car les Dieux, ainsi que les hommes, règnent beaucoup plus par la crainte que par l'amour ; aussi s'apperçoit-on de leur empire. Or, il n'y a

de pouvoir réel et durable que celui dont on ne s'apperçoit pas ; et voilà, mon amie, ce qui rend le vôtre éternel.

Vos désirs sont les miens ; vos plaisirs sont les nôtres.
Vous vous trouvez heureuse ici ?
Cet asyle, à mes yeux, plait mieux que tous les autres.
Vous songez à partir ? et j'y songeais aussi.
Mais les embarras du voyage ?...
Je les ai prévus ; tout est prêt.
Mais au moins vouliez-vous, en quittant ce bocage,
emporter quelques fleurs.... Voici votre bouquet.
Quel plaisir c'eût été de faire la lecture
d'un auteur favori !..... Sterne (1) est dans la voiture.
Et votre ami, qui loge à cent pas du chemin,
qu'il vous eût été doux de le voir au passage !....
Nous sommes à sa porte.... Il est sorti, je gage.
Il vous attend ; je l'ai prévenu ce matin.

Je ne sais si c'est obéir,
mais je sais bien que c'est jouir
qu'étudier ainsi les vœux de ce qu'on aime ;
je n'ai là nul mérite, et j'avoue entre nous,
qu'en vous obéissant pour vous,
je vous obéis pour moi-même.

---

(1) Auteur du Voyage sentimental.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

NEPTUNE, souverain des ondes, possesseur des immenses trésors que renferme son empire, environné des Nymphes et des Néréides qui se disputaient l'honneur de lui plaire, comblé des faveurs de la Gloire, de l'Amour et de la Fortune, possédait tout, excepté le bonheur.

N'est-il pas vrai, ma tendre amie,
qu'il n'est de trésors précieux,
de triomphes flatteurs, de vrais plaisirs, que ceux
que l'on partage avec son Emilie?
L'Amour a deux à deux enchaîné l'univers.
Son joug est le tourment et le besoin du monde:
l'infortuné qui fuit dans le fond des déserts,
cherche encore un Echo dont la voix lui réponde.

Au milieu du tumulte brillant de sa cour, Neptune éprouvait intérieurement le vuide affreux de cette solitude. En promenant ses ennuis au pied du mont Atlas, il apperçut Amphitrite, fille de Doris et de l'Océan. A cette vue, les yeux humectés de larmes et le cœur rempli d'une volupté nouvelle, il sentit avec ivresse que, jusqu'à ce moment, il n'avait

jamais connu l'amour, quoiqu'il eût souvent abusé de ce que l'on appèle ses faveurs.

L'homme prend naturellement
le plaisir pour le sentiment,
quand son but n'est pas légitime;
mais il aime réellement
dès qu'il aime ce qu'il estime.

Neptune aima donc Amphitrite et se présenta chez elle. Son teint bazané, ses yeux verdâtres, sa chevelure humide, sa barbe limoneuse, et sa couronne de roseaux, et sa fourche à trois dents, frappèrent les regards de la Nymphe, mais ne la séduisirent point du tout. Le Dieu néanmoins fut congédié avec tant de grace et de politesse, qu'il douta presque que ce fût un congé; mais c'en était un. Il s'en apperçut bientôt dans ses visites infructueuses. Tantôt Amphitrite était chez son père; tantôt sa mère la retenait auprès d'elle; toujours elle était sortie, et jamais elle ne devait revenir. Neptune, privé, par sa laideur, des faveurs de l'amour, et par son rang des consolations de l'amitié, ne trouvait rien de si misérable au monde que le sort des rois et des amants, lorsque deux de ses sujets, ayant observé ses démarches et deviné la cause de ses chagrins,

vinrent secrètement lui offrir leurs services sans intérêt.

Sans intérêt ? on le dit ; je le croî,
un simple citoyen doit respecter l'histoire,
mais si-tôt que j'aurai le malheur d'être roi,
je fais serment de n'y plus croire.

Le roi des mers, devenu confiant par faiblesse ou par nécessité, prit les deux Dauphins pour confidents et se reposa sur eux du soin de son bonheur. De ces deux émissaires, l'un se chargea de parler, l'autre d'observer et d'agir.

Ils nagent mystérieusement vers la grotte d'Amphitrite, et choisissent, pour l'aborder, le moment où la Nymphe rêvait, seule, assise sur le rivage.

Elle était dans cet âge où la tendre Innocence,
d'un désir inquiet éprouvant la langueur,
commence à soupçonner que son indifférence
pourrait bien n'être pas tout à fait le bonheur.

A la vue des Dauphins qui se jouent sur la plaine azurée, elle devient plus rêveuse encore. Ils sont deux, se dit-elle! plus ils approchent, plus son œil les caresse. Enfin ils arrivent à ses pieds, et l'un des deux, élevant une voix tendre (que l'Amour sans

doute lui avait prêtée pour cette occasion), lui dit, tandis que l'autre l'observe:

« Belle Nymphe, ces lieux ne seront pas long-temps
» témoins de votre rêverie.
» L'Amour a de vos jours marqué tous les instants,
» et dans une heure il vous marie ».

A ce mot, qu'une vierge n'entendit jamais sans tressaillir, Amphitrite prête la plus vive attention, l'observateur s'approche et l'orateur continue:

« Ce soir vous connaîtrez ces nocturnes délices
» que Vesta trop long-temps sut vous dissimuler;
» Lucine veut vous révéler
» le secret de ses sacrifices;
» de l'Hymen, à vos yeux le flambeau va brûler,
» et pour vous le Plaisir prépare ses prémices ».

Ici la Nymphe palpitante se détourne en baissant les yeux; mais moins elle regarde, plus elle écoute:

« C'est peu que l'Hymen vous apprête
» les tributs qu'il sera si doux de vous payer!
» De sa main, ce jour même, il prétend essayer
» la couronne sur votre tête ».

Admirez, Émilie, la force de ces moyens: mariage, plaisir et couronne! et quelle adresse dans le choix des passions! curiosité, désir

et vanité ! Quelle Vestale eût résisté à de pareils arguments ? Amphitrite n'osant les combattre, les éluda, et prit sagement le parti de ne répondre à rien, de peur d'accorder quelque chose. Mais se taire, c'est tout accorder. L'ami du prince ne l'ignorait pas. Aussi ajouta-t-il avec assurance :

« Le roi qui vous adore est le maître de l'onde,
» de son empire immense il embrasse le monde ;
» Vulcain, Eole et ses enfants
» reconnaissent par-tout sa puissance immortelle.
» Il renouvèle, tous les ans,
» la couronne de Flore et celle du Printemps,
» et la ceinture de Cybèle ».

En ce moment l'image sombre de Neptune se présentant au souvenir d'Amphitrite, ternit à ses yeux tout l'éclat de la couronne. L'émissaire s'en apperçut et reprit d'un ton plus bas :

» Ce prince est né modeste, et de la royauté
» il hait le faste et la magnificence.
» Il aime la simplicité,
» et se présente même aux yeux de la beauté
» dans un état de négligence,
» qui cache de beaux traits, un air de dignité,
» de la finesse et de l'aisance ;
» car il est bien, très-bien ; et quand vous connaîtrez
» son esprit, ses talents, sa jeunesse et le reste,
» éblouie à l'aspect de ces dons ignorés,

» avec raison vous vous étonnerez
» qu'on puisse être à la fois si grand et si modeste.
» Mais que sont la beauté, les trésors, la grandeur,
» au prix des qualités de l'esprit et du cœur ?
» Il n'est dans tous ses traits pas un seul qui n'annonce
» son génie et sur-tout sa sensibilité :
» tout ce qu'il dit, la Raison le prononce ;
» ce qu'il écrit, les Graces l'ont dicté ;
» et dès que le malheur réclame sa bonté,
» le bienfait accompagne ou prévient sa réponse.

» Mais voici l'heureux jour où, pour combler nos vœux,
» et signaler son auguste alliance,
» il confie à vos mains le dépôt précieux
» des trésors de sa bienfaisance
» et vous commet le soin de faire des heureux.

» Tromperiez-vous notre espérance !
» seriez-vous insensible ! auriez-vous la rigueur
» d'éviter nos regards, quand tout notre bonheur
» ne dépend seulement que de votre présence !
» non, vous ramènerez l'âge d'or parmi nous,
» et vous justifîrez le choix de votre époux.
» Que tardez-vous ? l'Amour, les Plaisirs vous demandent ;
» votre peuple s'empresse au devant de vos pas.
» Le trône est préparé, l'Hymen vous tend les bras,
» et les malheureux vous attendent ».

Ce jeune roi, cette cour brillante, ce peuple assemblé, ces chants d'amour, ces larmes de reconnaissance, tout émeut, tout séduit Amphitrite. Elle serait déja près de son époux, si la mobilité du chemin n'effrayait sa timi-

N° 32



La mer baigne vos pieds? ne vous étonnez pas de la voir caresser sa jeune souveraine.

dité. Mais l'adroit négociateur triomphe, en peu de mots, de ce dernier obstacle:

« Ne craignez point ces flots dont l'impuissant courroux
» semble menacer le rivage.
» Paraissez, jeune reine; ils vous rendront hommage
» et s'abaisseront devant vous.
» Mon frère est à vos pieds. Neptune lui confie
» un fardeau dont lui-même est en secret jaloux.
» Asseyez-vous sur lui. Déja l'air est plus doux,
» le ciel plus pur et l'onde plus unie.
» Ce souffle est le zéphyr qui vole sur vos pas.
» La mer baigne vos pieds? Ne vous étonnez pas
» de la voir caresser sa jeune souveraine.
» Pourquoi vos regards inquiets
» se tournent-ils encor vers la rive lointaine?
» Quand on a, comme vous, le cœur de ses sujets,
» quand on vole au devant d'un roi qui nous désire,
» quand on fait mille heureux, sans crainte et sans regrets,
» on doit traverser son empire ».

Il parlait encore, et déja la Nymphe était dans les bras de son époux. J'ignore si la réalité répondit à son attente. Les promesses des courtisans sont toujours exagérées, et les rois, qui sont des dieux en perspective, vus de près, quelquefois sont à peine des hommes.

Quoi qu'il en soit, les deux confidents de Neptune, le voyant enivré des charmes de sa nouvelle épouse, et sachant que l'enthousiasme

de l'amour et de la reconnaissance dure peu, sur-tout à la cour, se hâtèrent, dès le matin du premier jour, d'aller humblement le féliciter. Le prince, qui déja les avait oubliés, eut encore la bonté de les reconnaître; il porta même l'excès de sa bienveillance jusqu'à se rappeler qu'ils avaient eu le bonheur de ne pas être inutiles aux préliminaires de son mariage; et proportionnant le prix au service, il les transporta au ciel, où ils furent changés en une constellation voisine de celle du Capricorne.

D'autres Historiens prétendent que le Dauphin fut placé parmi les astres, non pour avoir servi les amours de Neptune, mais pour avoir sauvé les jours du célèbre Arion. Cet illustre rival d'Amphion et d'Orphée était né à Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il fut accueilli à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Après avoir joui long-temps de la faveur stérile de ce prince, il obtint de lui la permission de parcourir la Sicile et l'Italie, pour y exercer ses talents d'une manière plus utile à sa fortune. Il y réussit au delà de ses espérances. Cet artiste joignait au talent de marier les accents de sa voix aux accords de sa lyre, celui de composer le chant et les paroles; et sa muse, féconde et

docile, changeait naturellement de ton suivant le lieu et la circonstance.

Il débitait dans les hameaux
la complainte et le vaudeville,
la romance dans les châteaux,
à la cour les petits rondeaux,
l'air italien à la ville.

Pour un vieil époux il croquait
un demi-couplet à sa femme;
pour la femme il lui répliquait
refrains d'ardeur, de cœur et d'ame,
en même temps qu'il ébauchait
des madrigaux en traits de flamme,
qu'un jeune Adonis décochait
trente fois par jour à madame.

Enrichi des contributions de l'amour et de l'hyménée, Arion s'embarqua au port de Tarente pour retourner dans sa patrie. En appercevant de loin ce rivage habité par ses amis, il éprouvait qu'on ne commence à jouir de ses richesses qu'au moment où l'on espère les partager. Tout à coup le pilote et les matelots le saisissent, s'emparent de ses trésors et lèvent un poignard sur sa tête. L'infortuné, espérant les attendrir, obtient d'eux, à force de prières, la permission de toucher sa lyre pour la dernière fois. Alors cherchant, au fond de leurs cœurs, la source des plus doux sentiments de la nature, il exprime tour-à-tour ce que l'amour

pur a de plus enivrant l'amour filial de plus tendre, l'amour conjugal de plus touchant.

Ces chants firent quelqu'impression sur l'ame de ces scélérats, car il y avait parmi eux des fils, des amants et des époux. Les premiers versèrent des larmes, quelques amants s'attendrirent; un époux même soupira. Mais la crainte d'être découverts l'emportant sur tout autre sentiment, ils n'accordèrent au malheureux Arion que le choix de se poignarder lui-même, ou de se précipiter dans la mer. Arion, tournant ses derniers regards vers sa patrie, et lui adressant ses derniers accents, s'élança au milieu des flots, et le navire continua de voguer vers Corinthe.

Cependant après avoir plongé jusqu'au fond de la mer, Arion surnage et se trouve entouré d'une multitude de Dauphins qu'avait attirés le charme de sa mélodie. Tous s'empressant autour de lui, présentent à l'envi leur croupe recourbée. Arion, assis sur l'un d'eux, escorté par tous les autres, recommence ses tendres accords; et le plaisir redoublant la vîtesse et l'agilité de ses conducteurs, il arrive, en un instant, au promontoire de Ténare, d'où il se rend à Corinthe avant même que le vaisseau

fût entré dans le port. Périandre, instruit de la perfidie des nautonniers, les fait amener en sa présence, et leur demande des nouvelles d'Arion, caché dans son palais. « Arion, ré-» pondent hardiment les traîtres, jouit, en « Italie, des faveurs de la fortune et des hom-» mages dus au talent. Il est l'ami des héros, » le favori des belles, et le roi (1) des convives » qu'il enchante par ses divins accords »... A ces mots, Arion, encore humide de sa chute, paraît devant eux. Immobiles de surprise et de confusion, les imposteurs confessent leur crime, et vont l'expier par une mort ignominieuse, à l'endroit même où le Dauphin venait de déposer Arion.

On ajoute que ce Dauphin s'étant trop avancé sur le sable, ne put se remettre à flot (2), et qu'Arion, ingrat, parce qu'il était homme, ayant négligé le salut de l'être auquel il devait le sien, laissa son libérateur expirer sur le

(1) On sait que les anciens, avant de commencer leurs festins, nommaient le roi des convives. Souvent le sort le désignait, et cette royauté, ainsi que beaucoup d'autres, était le résultat d'un coup de dés.

(2) Hygin, Chap. 194

rivage. Pour réparer cette ingratitude, Périandre éleva au Dauphin un magnifique tombeau, et les Dieux le placèrent parmi les astres.

Hélas ! tel est souvent le destin des mortels,
qui consacrent leurs jours au bonheur de la terre
vivants, on les délaisse au sein de la misère ;
morts, on leur dresse des autels.

Au reste, on présumait assez généralement que le Dauphin était ami de l'homme, et que les poissons n'étaient pas insensibles au charme de l'harmonie. Or, comme ce qui s'est déja vu peut se voir encore, et qu'en fait de miracles il n'y a de difficile que le premier,

Grace au peuple amateur de l'empire des flots,
ce prodige, qui nous étonne,
se renouvèlerait sous les murs de Bordeaux (1),
si Garat, en chantant, tombait dans la Garonne.

Les anciens avaient pour le Dauphin tant de vénération, que si, par malheur, il en tombait quelqu'un dans leurs filets, ils s'empressaient de le rejeter à la mer, persuadés qu'en le retenant ils violeraient les droits de l'amitié. Aussi les Dauphins, reconnaissants de ces procédés, avaient-ils grand soin

(1) Patrie du célèbre chanteur Garat.

de

de secourir tous les hommes qu'ils rencontraient luttants contre la tempête, et de ramener même les morts au rivage. C'est ainsi qu'ils rapportèrent le corps d'Hésiode, massacré dans le temple de Neptune et jeté dans la mer. Ainsi sauvèrent-ils du naufrage Phalante, général Lacédémonien, et Télémaque, qui, jeune encore, tomba dans les flots en jouant sur le rivage. Ulysse, pour en éterniser le souvenir, fit peindre un Dauphin sur son bouclier. Cupidon en eût dû graver un sur son carquois, en mémoire de deux amants qui, le soir, célébrant ses mystères sur les rives de Lesbos, tombèrent, par distraction, dans la mer, en se tenant embrassés, et furent, par un Dauphin, reposés sur le sable avec tant d'adresse, que leurs bras demeurèrent enlacés, que leurs cœurs continuèrent de battre l'un contre l'autre, et que leurs lèvres immobiles ne perdirent pas un soupir.

Bonsoir, la nuit approche; et cet heureux naufrage,
Ce Dauphin, ces baisers, vont, pendant mon sommeil,
me poursuivre de leur image.
Heureux si, jusqu'à mon réveil,
après un naufrage pareil,
Je repose avec vous sur le bord du rivage!

LETTRE LXXV.

Vous vous rappelez, mon amie, ce jour fortuné où, pour le bonheur et le tourment de l'univers, Vénus naquit du sein de l'onde (1). La fille aînée de l'Océan ne pouvait être étrangère à Neptune; aussi fut-elle invitée la première à la célébration de son mariage. Elle y assista avec l'Amour, qui, jeune encore, portait le flambeau de l'Hyménée.

Peu de jours après, la reine de Cythère prépara, dans sa capitale, une fête brillante pour les nouveaux époux. Ils s'y rendirent accompagnés de leur cour, et environnés de toute la pompe de l'empire maritime.

Les Tritons précédaient le cortège en sonnant de leurs conques recourbées. Leur chevelure verte tombait sur leurs joues gonflées et vermeilles. Le plaisir animait leurs yeux lascifs, leur teint bazané, leurs lèvres épaisses et colorées. Sous leurs bras nerveux, deux nageoires sillonnaient les flots bouillonnants

(1) Voyez la seconde partie, Lettre XXI.

autour de leur large poitrine. Leur corps, vers la ceinture, dégénérait en une queue de poisson, qui tantôt se perdait sous les eaux, tantôt recourbée au dessus de l'onde, traçait en serpentant un sillon blanchi d'écume. Derrière eux, quatre chevaux marins, aux crins noirs, aux narines fumantes, traînaient, sur des roues dorées, la conque de Neptune. Le Dieu, couvert d'un manteau nuancé de vert et d'azur, le front ceint du diadème, d'une main tenait le redoutable trident, de l'autre imposait silence aux tempêtes. Aux deux côtés du char, on voyait Phorcis commandant la troupe des Tritons, la tendre Ino, tenant dans ses bras son jeune fils Mélicerte, Glaucus portant ses filets, et tournant de loin ses regards vers l'aimable et malheureuse Scylla; et Nérée, chantant les louanges d'Amphitrite, et Prothée, tour-à-tour lion, taureau, coursier, poursuivi, saisi, enchaîné par les Tritons, et s'envolant en aigle superbe, ou s'échappant en flamme pétillante. Plus loin, les jeunes Néréides, couronnées des fleurs du rivage, présentaient aux flots amoureux les contours de leur sein, et cachaient sous l'onde leur queue souple et verdâtre. Leurs bras, plus blancs que l'ivoire,

guidaient les rênes des Dauphins attelés au char d'Amphitrite. Sur ses roues d'argent, s'élevait une vaste coquille, dont la blancheur éclatante dégénérait, vers les extrémités, en un tendre incarnat, qui se confondait avec le teint de la Déesse. Les perles et le corail couronnaient sa chevelure flottante. Sa robe et sa ceinture ressemblaient à l'écharpe d'Iris. Son sceptre d'or tombait négligemment à ses pieds.

Le sceptre, dans la main d'un roi,
semble dire : obéissez-moi,
et reconnaissez ma puissance.
Mais quand, d'un seul regard, on peut dire : aimez-moi,
il est inutile, je croi,
de commander l'obéissance.

Amphitrite, d'un sourire, attirait sur ses traces la foule empressée de ses sujets. Les Nymphes nageaient à ses côtés, en lui présentant leurs urnes et leurs guirlandes. Les Zéphyrs, agitant leurs ailes de papillons, parfumaient l'air autour d'elle; les Sirènes, quittant leurs rochers sauvages, planaient derrière le char, en unissant à leurs voix enchanteresses les sons de la flûte et de la lyre; et le peuple muet des habitants de l'onde, sortant de ses profonds abîmes, bondissait de joie et d'amour en suivant sa jeune souveraine.

Vénus, voyant, du rivage, approcher les deux époux, prit son équipage maritime pour aller à leur rencontre. Elle s'assit sur sa conque traînée par deux Cygnes, et escortée par l'essaim des Plaisirs. Près d'elle, l'Hymen et l'Amour se tenaient embrassés sur un char atelé de moineaux et de tourterelles. Ils étaient entourés de papillons qui assiégeaient l'Hyménée et que Cupidon chassait avec des roses.

Les deux cours réunies abordèrent aux remparts de la capitale, située alors au midi de l'île de Cythère. La Fidélité gardait les portes de la ville, et la Pudeur commandait dans la citadelle. Elles furent invitées à la fête. La Décence y conduisit les Plaisirs. Le Mystère s'y rendit à leur suite. Mais à son arrivée, il fut introduit dans le sanctuaire de l'Hyménée, et demeura, jusqu'au lendemain, caché sous les rideaux d'Amphitrite.

Heureux siècle, où l'Hymen, l'Amour et Vénus, réunis dans un même séjour, formaient, en se donnant la main, la chaîne des vrais plaisirs et du bonheur de la terre! Mais bientôt, après une longue nuit, pendant laquelle Cupidon s'était absenté, Vénus, dit-on, bouda l'Hyménée, et se retira vers la

nord de Cythère, où son fils lui bâtit secrètement une petite maison. Là, comme il allait souvent la visiter à l'insu de l'Hymen, il fit construire un pied-à-terre pour lui et sa suite. Ces voyages mystérieux devinrent bientôt à la mode, et les voyageurs multiplièrent les petites maisons au point qu'elles formèrent, en peu de temps, une nouvelle capitale, dans laquelle tous les habitants de l'ancienne séjournèrent d'abord par ton ou par désœuvrement, et se fixèrent ensuite par habitude. L'Hymen, resté seul dans la ville déserte, avec la Constance et la Pudeur, vit, en moins d'un siècle, ses remparts cachés sous l'herbe. Cependant Philémon et Baucis y bâtirent leur cabane, Platon y tint son école, les pasteurs d'Arcadie y élevèrent leurs bergeries, et les preux chevaliers y ouvrirent leurs lices et leurs tournois. Vénus même et son fils assistèrent souvent à ces assemblées. Mais l'Honneur y prenant toujours le pas sur les Plaisirs, ceux-ci retournèrent à la nouvelle Cythère, et ramenèrent avec eux Vénus et sa famille. Depuis ce temps, les bergeries sont désertes, les écoles fermées, les tournois abandonnés; et l'ombre antique des myrthes et des lauriers s'étend sur les ruines de cet empire, où l'on ne retrouve plus

que les souvenirs et les regrets de la félicité.

Cependant on assure que, de nos jours, deux jeunes époux ayant entrepris un pélerinage au temple de la Fidélité, firent naufrage dès le lendemain, et échouèrent sur les rochers d'une île, qui d'abord leur parut inhabitée. Bientôt, en avançant à travers des monceaux de ruines couvertes de mousse et d'arbrisseaux, ils virent s'élever, dans le lointain, des arcades et des colonnes mutilées, des vestiges de temples et de palais, et des barrières dont les débris fermaient encore une vaste enceinte entourée de trophées, que couvraient l'épine et le lierre. Sur les degrés d'un mausolée, où on lisait le nom d'Artémise, s'élevait une petite chaumière ornée de guirlandes desséchées et de chiffres presqu'effacés.

La porte s'ouvrit, et les voyageurs virent descendre vers eux une veuve plus qu'octogénaire, vêtue exactement comme au siècle d'Amadis. D'une main elle tenait sa houlette, ornée d'un ruban rose, qui avait un peu jauni; de l'autre, elle conduisait, avec un ruban bleu pâle, son chien fidèle, dont le collier était orné d'une devise. Sur le corset de la bergère pendaient une panetière et un chalumeau. Son

chapeau de paille était entouré de lacs d'amour, et ses vêtements bordés de lis, de roses, de colombes et de tourterelles. Ses moindres discours conservaient encore la finesse du madrigal, et sa voix le ton plaintif de l'élégie. Ses regards exprimaient la langueur, ses gestes l'abandon d'une passion éternelle et malheureuse. D'un air auguste et tendre, la pastourelle aborde les jeunes époux, les salue, et leur dit :

« Amants infortunés, armez-vous de courage.
» La Constance triomphe et des Dieux et du Sort.
» Sur ces bords dangereux vous avez fait naufrage :
» j'eus ce malheur jadis ! quand vous aurez mon âge,
» vous jouirez aussi des délices du port.
„ La jeunesse est un temps d'épreuve,
„ bien dur, bien cruel à passer !....
„ Cependant, se disait la veuve,
„ je voudrais bien recommencer „.

En parlant ainsi, elle les invite à partager son asyle champêtre. Là, elle leur présente un repas de fruits, de lait et de miel ; et leur montrant de loin tous ces monuments qui fixent leurs regards, elle leur dit, avec un profond soupir :

Voyez sur ces bords enchantés
les murs de l'antique Cythère.
La nouvelle a quelques beautés,
mais vous en seriez peu flattés

N.º 33.



Voyez sur ces bords enchantés
les murs de l'antique Cythère.

si vous eussiez vu la première.
Ces dômes, encor menaçants,
sont les débris du vieux portique
où régnait l'Amour platonique.
Cet Amour bannissait les sens
du commerce de la tendresse.
A vingt ans, près de sa maîtresse,
riche de grace et de fraîcheur,
on s'en tenait *aux yeux du cœur* (1).
Sans oser jamais se rien dire,
on se lorgnait à qui mieux mieux.

L'Amant, dans ce muet délire,
passait des jours délicieux!
Que si, le soir, à la fenêtre
sa dame venait à paraître,
on risquait quatre mots au plus,
et l'on se couchait là-dessus
sans en demander davantage.
L'innocence était de tout âge :
une adolescente, à trente ans,
ignorait qu'on fît des romans.
Aujourd'hui, graces aux lumières
de ce siècle, hélas! trop savant,
nos jouvencelles, au couvent,
sont plus habiles que leurs mères.

Sous ces vénérables donjons,
bordés de piques, d'écussons,
l'Amour de la chevalerie
dictait aux Renauds, aux Rolands,

---

(1) Extrait du style des romans de chevalerie. (Voyez Cyrus et compagnie).

aux Tancrèdes, aux Azolans,
les lois de la Galanterie:
qu'un chevalier levât les yeux
sur une gente Damoiselle,
et que le galant reçût d'elle
un souris tendre et gracieux,
aussi-tôt de cette étincelle
naissait une flamme éternelle
qui les embrâsait tous les deux.
La belle, pour cacher ses feux,
armait son front d'un air sévère;
et quand son amant débonnaire
lui demandait d'un ton piteux
comment il pouvait lui déplaire,
la Damoiselle se taisait;
par quoi le jeune téméraire,
soupçonnant un grave sujet
pour forcer sa Dame à se taire,
s'en allait, par les grands chemins,
piquant des deux sa haquenée,
jusqu'au fond des pays lointains,
traîner sa chaîne infortunée.
Là tous les jours bravant la mort,
combattant d'estoc et de taille,
il laissait au champ de bataille
un membre au midi, l'autre au nord,
une jambe dans l'Amérique (1),

(1) Je soupçonne ici la vénérable d'un léger anachronisme: il n'est pas constant que les preux chevaliers aient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb, et Améric Vespuce, qui lui donna son nom à la fin du quinzième siècle.

une main chez les Musulmans,
un œil dans les déserts d'Afrique ;
ainsi du reste. Au bout d'un temps,
illustré par mainte victoire,
ce vaillant redresseur de torts
s'en revenait pauvre de corps,
mais riche d'amour et de gloire.
Sa Dame pour le dénoûment,
se rendant enfin plus traitable,
dans un âge bien raisonnable
épousait solemnellement
ce qui restait de son amant.

Ce siècle-là valait vraiment
bien mieux que le siècle où nous sommes.
Nous n'avions pas, commè à présent,
ces petits colifichets d'hommes,
à l'air fat, au ton suffisant,
qui froidement semblent vous dire :
« Je sais ce que je vous inspire :
» je vois le trouble de vos sens :
» vous m'aimez ; allons, j'y consens,
» mais terminons, je fais ma ronde ;
» d'avance mes moments sont pris :
» ce matin, la brune a le prix ;
» ce soir appartient à la blonde.
» Sur ces principes-là je suis
» très-scrupuleux, et, si je puis,
» je veux contenter tout le monde ».

Admirez le vaste contour
de cette colonade immense.
Là se tenait la COUR D'AMOUR (1) ;

(1) Voyez Amadis et les autres romans de chevalerie.

là souvent, en pleine audience,
les jaloux et les inconstants
perdaient leur cause avec dépens.
Là, pour terminer les querelles,
l'auguste Sénat tour-à-tour
appointait les amants fidèles,
et, sur leurs plaintes mutuelles,
mettait les époux hors de cour.
Sous ces arcades le Mystère,
des pastoureaux, des chevaliers,
des troubadours, des romanciers,
formait le style épistolaire.

A l'ombre de ce sanctuaire,
Mercure aux confidents discrets,
enseignait, trois fois par semaine,
l'art de remettre les poulets,
et de tromper les yeux furets
d'un tuteur ou d'une maraine.

Plus bas, contemplez ce vallon
où sous les saules se promène
une source; c'est le LIGNON (1).
C'est là que la bergère Ismène
et le beau berger Céladon,
tour-à-tour, sur le même ton,
contaient leur amoureuse peine
à tous les échos du canton.

Clitandre, autour de ce vieux frêne,
ayant gravé son testament

(1) Voyez l'Astrée.

en

en faveur de son inhumaine,
pour elle, au bord d'une fontaine,
alla mourir tout doucement.

Sur ce beau tapis de fougère,
le sage Alcandre, dérobant
un ruban rose à sa Glicère,
donna vingt baisers au ruban,
et pas un seul à la bergère.

Dans cet Hermitage isolé,
le doux Léandre, désolé
des rigueurs de la jeune Hortense,
allait chanter une romance,
et puis revenait consolé.

Tout là-bas dans cette prairie,
voyez-vous ces vieux aliziers ?
c'est là que les preux chevaliers
goûtaient, à l'ombre des lauriers,
les plaisirs de la bergerie.
C'est sur l'émail de ces gazons,
qu'oubliant l'épée et la lance,
ils laissaient là leurs bataillons,
prenaient la houlette en cadence,
et venaient garder les moutons.
Conversaient-ils avec leurs belles ?
c'étaient des discours innocents;
ils parlaient des fleurs du printemps,
des agneaux et des tourterelles.
Ils enrichissaient ces tableaux
de rhétorique, de morale,
et parsemaient la pastorale

de cantiques, de madrigaux,
de pointes et d'astrologie.
Aujourd'hui l'on a la manie
de clouer sur tous les sujets
le mot pour rire à chaque phrase.
On gaze, dit-on, les objets,
mais on éclaircit trop la gaze.

On l'épaississait autrefois,
quand les plus respectables lois
étaient les lois de l'innocence.
Le voile adroit de la Décence,
des charmes qu'il environnait
laissait entrevoir la naissance,
et le reste se devinait.
Aujourd'hui l'on fait étalage
du superflu de ses appas.
S'appauvrissent-ils ? en ce cas,
on voile ce que l'on n'a pas,
pour en supposer davantage.

A Cythère, comme à Paris,
tout est factice : la peinture
et la mécanique, à tout prix,
font, pour le corps et la figure,
du teint, des traits, de la tournure,
des reins, des hanches, des trésors.
De ces masques, de ces ressorts
chaque pièce avec art se loge,
se joint, s'enlève à volonté;
si bien qu'au besoin, la Beauté
se démonte comme une horloge.

Hélas ! comme tout est changé !
au lieu de cet air négligé

qui veut imiter la Nature,
de mon temps, tout dans la parure,
était bien lissé, bien rangé.
Le corset blanc, la colerette,
la jupe courte, le bas fin,
et la chemisette de lin
paraient la simple bergerette.

Les Dames, en vertugadin,
promenaient la robe balante,
la Respectueuse galante,
les gros nœuds, le petit chignon,
et le bonnet en papillon.

La Bergère, les jours de fête,
mettait le juste de bazin,
orné d'un bouquet de jasmin.
C'était là l'habit de conquête.

De ce modeste habillement,
un soir d'été, j'étais vêtue,
quand Tyrcis, m'ayant apperçue,
rougit respectueusement,
et me fit rougir à sa vue.
Nous nous saluâmes deux ans,
deux fois par jour, mais en silence.
Il ne faut pas aux jeunes gens
dire d'abord tout ce qu'on pense.
Enfin nous nous dîmes bonjour.
Cela dura deux ans encore ;
quand tout-à-coup, brûlant d'amour,
Tyrcis, sous ce vieux sycomore,
s'écria : Philis, je t'adore !

De cet aveu prématuré
jugez si je fus courroucée !
Cependant je vous avoûrai
qu'étant moi-même un peu blessée,
je ne le boudai que trois ans.
Il traîna des jours languissants,
il devint sombre, maigre et blême.
Quand je le vis prêt à mourir,
je crus devoir le prévenir
en lui répondant : Je vous aime ;
et puis réduite au désespoir,
comme c'était alors l'usage,
je m'enfuis dès le même soir,
et me mis en pélerinage.
Je traversai de longs déserts ;
je franchis les monts et les mers ;
je fus prise par un corsaire ;
je fus vendue au Grand-Seigneur,
mais je lui tins toujours rigueur,
et tirai mon honneur d'affaire.
Enfin m'échappant de ses mains,
avec mon bourdon, mon rosaire
et mon chapelet à gros grains,
voyageant pensive et seulette,
après dix-huit mois de chemin,
je trouvai Tyrcis, un matin,
à Notre-Dame de Lorette.
« Cruelle ! pour vous appaiser,
» je cours, dit-il, la terre et l'onde,
» et pour obtenir un baiser,
» j'ai fait deux fois le tour du monde ».

Il éprouva presqu'un refus ;
mais, par malheur, je n'avais plus

le courage d'être inhumaine.
« Embrassez-moi donc pour la peine,
lui dis-je. Quand cela fut fait,
il me pria, d'un air discret,
d'unir enfin nos destinées;
mais je crus qu'il était prudent
d'éprouver son amour constant
encor deux petites années.

Comme ils s'envolent nos beaux jours!
A peine en voyons-nous l'aurore,
que l'Eternité dans son cours
les ensevelit pour toujours.
Mes enfants, je crois être encore
à la veille de notre hymen.
Il me semble encor que demain,
Tyrcis, le front paré de roses,
recevra mon cœur et ma main.
Hélas! je les rappèle en vain,
ces beaux jours! Tyrcis, tu reposes
sous ces berceaux où le bonheur
si long-temps partagea ton cœur
entre l'amour et la nature.
Mes jeunes amis, voyez-vous
ce tertre ombragé de verdure?
C'est là que m'attend mon époux;
il n'a plus long-temps à m'attendre.
Venez au pied de cet ormeau
pleurer avec moi sur sa cendre.
Ainsi dans la nuit du tombeau
quand l'âge vous fera descendre,
peut-être un couple jeune et tendre
sur votre cendre gémira,
et la piété vous rendra
les pleurs que vous allez répandre ».

A ee récit attendrissant ,
les deux époux , en s'embrassant ,
pleurent avec leur bonne hôtesse ,
et pour aider ses faibles pas ,
tous deux lui présentant le bras ,
servent d'appuis à sa vieillesse.

Parmi les débris précieux
de ces temples , de ces portiques ,
sous ces arcades magnifiques ,
ils passent sans lever les yeux.
Cette ville antique et superbe
n'intéresse plus leurs regards.
Ils ont oublié ses remparts ,
pour un tombeau caché sous l'herbe.
Ainsi l'antique majesté
des monuments que la richesse
élève à la postérité ,
cède à l'humble simplicité
des monuments de la tendresse.

Que l'on me dise : " Sur ces bords
,, brillait une ville opulente.
,, Ses murs , ses temples , ses trésors ,
,, sa jeunesse illustre et vaillante
,, long-temps soutinrent sa splendeur ;
,, elle n'est plus ; ,, l'ame absorbée
dans le néant de la grandeur ,
je me répète : elle est tombée ! . . .
Qu'on me dise alors : " Vers ces lieux
,, habitait un couple fidèle ,
,, chéri des hommes et des Dieux.
,, Des amants il fut le modèle.

„ Voyez-vous ce chiffre amoureux
„ sur l'écorce de ce vieux hêtre ?
„ jadis il fut gravé par eux.
„ Voyez-vous ce tombeau champêtre ?
„ cest là qu'ils reposent tous deux „.
Aussi-tôt oubliant la ville ,
ses tours , ses palais fastueux ,
je vais , d'un pas respectueux ,
visiter le dernier asyle
du couple tendre et vertueux.
Sous ces arcades écroulées ,
sur ces colonnes mutilées ,
d'un œil sec j'ai lu ces écrits,
monuments de gloire et d'alarmes.
Sur ce hêtre en voyant unis
les chiffres de ces vieux amis ,
je sens mes yeux mouillés de larmes.

LETTRE LXXVI.

Amphitrite et Neptune trouvèrent l'ancienne ville de Cythère si agréable, qu'ils résolurent de s'y fixer. Durant tout le séjour qu'ils y firent, Neptune n'adora que sa chère Amphitrite. Il ne concevait pas même qu'un mari pût aimer une autre femme que la sienne.

Cependant Vénus s'était retirée à la nouvelle Cythère, où tous les courtisans de l'ancienne allaient, chaque jour, la visiter incognito. Neptune crut qu'il ne pouvait seul se dispenser de ce devoir. Mais craignant, pour de bonnes raisons sans doute, que son épouse n'approuvât point cette démarche clandestine, il résolut de la faire sans l'en prévenir. Ce voyage était sans conséquence ; les audiences de Vénus étaient publiques. Un époux du bon ton ne pouvait se dispenser d'y paraître ; ce ridicule n'était réservé qu'à ces maris exclusifs, esclaves enchaînés à la ceinture de leurs femmes. De pareils motifs étaient plus que suffisants pour déterminer l'époux et même l'amant d'Amphitrite.

Amour, c'est vainement qu'on brave ta puissance.
L'orgueil est la Divinité

de tout ce peuple qui t'encense.
Pèse tes faveurs, d'un côté,
et l'attente et la jouissance,
et les désirs et l'espérance,
plus séduisants que la réalité,
et l'estime et l'intimité,
et la tendresse et la reconnaissance;
de l'autre, un grain de vanité:
le grain emporte la balance.

Voilà donc Neptune suivant, au déclin du jour, le sentier mystérieux de la nouvelle Cythère. Parvenu en un lieu où le chemin se partageait, et ne sachant de quel côté poursuivre sa route, il consulta d'abord la Nymphe Salacie, qu'il apperçut à sa droite, puis la Nymphe Vénilie, qui parut à sa gauche. Toutes deux lui répondirent: Suivez-moi; et, soit penchant, soit habitude, Neptune suivit Vénilie. On ignore dans quel dédale elle le conduisit; mais au retour de l'aurore, la pâleur sur les lèvres, et la rougeur sur le front, il cherchait encore l'issue du labyrinthe. Il en sortit enfin, rêvant aux inquiétudes de sa chère Amphitrite. Il retournait vers elle lorsqu'il retrouva Salacie, et se plaignit à elle de la perfidie de sa compagne. Pourquoi l'avez-vous préférée, reprit-elle? c'est moi qu'il fallait suivre. Il la suivit; et, le troisième jour, Amphitrite l'attendait encore.

La honte du crime fait quelquefois plus de mal que le crime lui-même, quand elle empêche le criminel de revenir à la vertu Comment, après trois jours, retourner dans les bras de son épouse? De quel prétexte colorer une si longue absence? Le mensonge est embarrassant, l'excuse humiliante... Tandis que Neptune se livrait à ces réflexions, la jeune Nymphe Thoosa, égarée sur la même route, s'écriait en pleurant : Comment, après trois jours entiers, oserai-je me présenter à ma famille? Que va croire Amphitrite, poursuivait le Dieu? Que dira ma mère, ajoutait la Nymphe? A ces mots, ils se trouvèrent si près l'un de l'autre, qu'ils s'entendirent, s'arrêtèrent.... Et quand Phœbé eut neuf fois parcouru sa carrière inégale, elle apperçut, sous les rochers de Lemnos, le jeune Polyphème, jouant sur les genoux de sa mère Thoosa.

Mais à cette époque, Neptune, depuis long-temps, s'était encore égaré loin d'elle. On ignore en quels lieux l'Amour et le Hasard guidaient alors ses pas, et peut-être l'ignore-t-il lui-même;

Car tous ces conquérants de l'empire de Gnide
s'élancent d'un vol si rapide,

qu'ils n'ont jamais le temps de laisser garnison
dans les places qu'ils ont conquises.
A peine de leurs entreprises
savent-ils la date et le nom,
leur gloire et leurs projets s'embrouillent dans leur tête.
Le vainqueur oublie en courant
le numéro de sa conquête,
qui n'a jamais connu celui du conquérant.

Peut-être Neptune était-il aux pieds de la Nymphe Phœnice. Peut-être poursuivait-il Bisaltis sous la forme d'un bélier, ou Cérès sous celle d'un cheval, ou Meduse sous celle d'un oiseau. Peut-être encore séduisait-il Mélanthe sous la figure d'un dauphin. Admirez, Emilie, la variété de ces métamorphoses, et sur-tout le penchant du fils de Vénus pour le déguisement.

Quand l'Esprit et l'Amour allaient de compagnie,
de l'emblême des sots Cupidon se couvrit,
et depuis que les sots peuplèrent Idalie,
Cupidon s'affubla du masque de l'Esprit.

Cependant Neptune reconnut bientôt l'avantage de l'esprit sur la sottise. Danaüs, roi d'Argos, ayant envoyé sa fille Amimone puiser de l'eau à une fontaine solitaire, un Satyre, qui l'épiait, saisit l'instant où elle élevait avec effort son urne pleine sur sa tête,

s'élance brusquement, et veut lui faire violence. Neptune, qui heureusement passait près de là, sous sa forme naturelle, accourt aux cris d'Amimone, met en fuite l'affreux Satyre, relève l'urne d'une main, de l'autre l'adolescente éperdue, et, passant doucement son bras autour du sien, il lui dit en la reconduisant par le bocage:

" Combien je rends graces aux Dieux
„ d'avoir guidé mes pas vers ce bois solitaire
„ pour vous servir et vous soustraire
„ à la brutalité de ce monstre odieux !

„ Je conçois bien qu'on deviène idolâtre
„ d'un ensemble si doux de graces, de beautés;
„ et qu'en voyant plonger dans les flots argentés
„ ce bras et cette main aussi blancs que l'albâtre,
„ on sente sur sa bouche éclore le Baiser;
„ mais sur ces beaux contours s'il ose
„ savourer le lis et la rose,
„ ce n'est qu'avec respect qu'il doit s'y reposer „.

A ces mots, d'un baiser modeste
le Dieu couvre la main. Le bras fuit un moment;
mais on le rejoint doucement;
il se replace, et la main reste.

" Je conçois bien encor qu'après avoir goûté
„ tout le charme de ces prémices,
„ le Désir enhardi cherche d'autres délices,
„ et cueille sur ce front quelques roses novices

» qu'y

„ qu'y font naître l'amour et la timidité ;
„ mais soit qu'en passant, il se joue
„ sous les arcs de ces noirs sourcils,
„ ou sur les contours adoucis
„ de ce menton, de cette joue,
„ soit qu'il effleure le corail
„ de cette bouche innocemment fermée,
„ soit qu'enfin de ces dents il entr'ouvre l'émail,
„ et respire en secret cette haleine embaumée ;
„ glissant sur les attraits qu'il tremble d'offenser,
„ comme un éclair il doit passer
„ plus rapide que la pensée „.
Et la Nymphe en effet de ses lèvres pressée,
n'avait plus le temps d'y penser.

“ Enfin, à dix-sept ans, avec un cœur sensible,
„ il est bien naturel, et même bien possible
„ que la Pudeur, au fond d'un bosquet écarté,
„ dans un trouble mêlé de langueur et de crainte,
„ cède aux tendres efforts d'une douce contrainte.
„ Mais sentez-vous comme la volupté
„ ménage sa timidité ?.....
„ Ne craignez rien : le ciel est couvert d'un nuage ;
„ ombre, fraîcheur, silence, ici tout est plaisir.....
„ Je ne vous verrai pas rougir :
„ nous attendrons la nuit pour sortir du bocage „.....

Et Amphitrite ? Elle attend.

Ne frémissez-vous pas, Émilie, de cet enchaînement épouvantable d'embûches et d'erreurs qui égarent et retiènent les voyageurs isolés sur la nouvelle route de Cythère?

Recevez, mon amie, le serment que je fais, ou de ne jamais la connaître, ou de n'y voyager qu'avec vous.

Dans cette dangereuse enceinte
si l'on remarque un jour la trace de mes pas;
près d'eux, de vos pieds délicats
en admirant la douce empreinte,
"Il venait, dira-t-on, visiter les détours
„ du labyrinthe des Amours
„ et des bocages d'Idalie,
„ mais on voit qu'il marchait toujours
„ côte à côte avec Emilie „.

LETTRE LXXVII.

Le plus redoutable et le plus hideux des enfants de Neptune fut le géant Polyphème, père des Cyclopes, selon Euripide, et, selon d'autres, fils aîné de cette monstrueuse famille. La hauteur de sa taille était telle ; qu'en pleine mer, les flots atteignaient à peine sa ceinture. Une tête énorme, hérissée de crins noirs, ombrageait ses épaules larges et velues. Ses lèvres, couvertes d'une barbe épaisse, s'étendaient jusqu'à l'ouverture de ses longues oreilles. Au milieu de son front ridé, un œil rond s'enfonçait à l'ombre d'un sourcil roussâtre, et dominait un nez applati et deux narines pendantes.

Tantôt il gardait ses nombreux troupeaux sur le rivage, tantôt il poursuivait, dans le fond des forêts, les tigres et les ours qu'il apprivoisait ; plus souvent il attendait les voyageurs sur les chemins écartés, les attirait dans son antre, les égorgeait durant leur sommeil, et dévorait leurs membres palpitants.

Il conçut d'abord le projet, puis l'espoir, puis la certitude de plaire. Le voilà donc, tout le jour, assis au bord d'une fontaine, négligeant le soin de son troupeau, oubliant même d'insulter les voyageurs et de poursuivre les monstres des forêts. Tantôt, sur sa musette à cent tuyaux, il murmure des airs tendres, tantôt, avec un râteau de fer, il peigne sa noire chevelure, et taille, avec une faulx, sa barbe longue et touffue. Alors inclinant sa tête et son œil vers le crystal de la fontaine, il s'admire, il rit et les antres retentissent.

En ce moment, Galathée s'élève au dessus des flots; ses longs cheveux flottent sur l'onde transparente, qui découvre et cache tour-à-tour ses épaules d'albâtre et les trésors furtifs de son sein. A l'ombre des saules et des roseaux, elle gagne, sous un rocher, sa grotte mystérieuse. Polyphème, le corps immobile et le cou tendu, la suit d'un regard avide. Voici, se disait-il, l'heure où Phœbus darde tous ses feux. Les troupeaux, les pasteurs reposent, et Galathée va reposer aussi....

Reposer à seize ans! ce pauvre Polyphème,
comme il connaissait peu l'Amour et la Beauté!
qu'on est crédule quand on aime!
et que l'on est heureux de sa crédulité!

Sur un lit de mousse, ombragé d'un dôme de verdure, le jeune Acis attendait Galathée. Acis, fils du Dieu Faune et de la Nymphe Symœthis, ardent comme lui, tendre comme elle, faisait sans cesse passer sa jeune amante des transports du plaisir à l'ivresse du sentiment.

Sous un myrthe effeuillé dès qu'Amour s'assoupit,
adieu plaisir d'aimer, si le cœur, si l'esprit,
aiguisant de ses traits chaque pointe émoussée,
ne nous rendent encore heureux par la pensée.
Mais quand le doux parler, quand les tendres propos,
les aveux délicats et la gaîté piquante
abrègent l'heure trop fréquente
que le Dieu du plaisir cède au Dieu du repos,
le cœur toujours rempli ne sent plus de distance
entre l'instant futur et le moment passé.
Dans le sein de la paix et de la confiance,
Cupidon, bercé, caressé,
se réveille en riant; le plaisir recommence,
et le bonheur n'a point cessé.

Tel était le bonheur de Galathée, tandis qu Polyphème, espérant l'attendrir et charmer sa solitude, s'approchait furtivement de sa grotte, et chantait d'une voix terriblement tendre:

« De mon esprit et de mon cœur
Galathée est la souveraine.
Plus leste qu'un chevreuil et plus droite qu'un chêne,
elle efface, au printemps, l'éclat et la blancheur
de l'églantier et du troëne.
Le lait pur a moins de douceur,

le verre (1) est moins brillant, la pomme moins vermeille;
le raisin jauni sur la treille
a moins d'esprit et de saveur;
le cèdre est moins superbe qu'elle,
ses regards font pâlir la lumière du jour.
Elle serait parfaite enfin, si la cruelle
savait répondre à mon amour!

Mais plus inconstante que l'onde,
plus dure que le roc, plus souple que l'osier,
plus piquante que le rosier,
elle irrite, elle aigrit ma blessure profonde.
L'impétueux torrent, le coursier indompté,
la flamme du bûcher qu'embrâse une étincelle
sont moins fougueux, sont moins emportés qu'elle.
Le tigre a moins de cruauté,
l'ours a moins de férocité,
et le Paon moins de vanité.

Ah! si jamais, Nymphe trop inhumaine,
de mes perfections vous connaissiez le prix,
combien vous rougiriez de vos cruels mépris,
et qu'il vous serait doux de partager ma chaîne!
Hier j'ai consulté le Lac et la fontaine,
et les Naïades m'ont appris
que je suis le plus beau des enfants de la plaine.
J'ai les traits de Bacchus, l'embonpoint de Silène,
la taille de Typhon, les épaules d'Atlas;
ma voix ressemble à la voix du tonnerre,
et ce grand Jupiter, qui fait trembler la terre,
sans incliner le front passerait sous mon bras.

(1) Je doute que le verre existât alors. Ces comparaisons, qui caractérisent Polyphème, sont, en partie, imitées d'Ovide.

Mes traits éblouissants du feu de la jeunesse,
n'ont point de votre teint le tendre velouté,
mais chaque sexe a sa beauté :
elle brille chez vous par la délicatesse,
chez nous, par la virilité.
Voyez ce large front tout rayonnant de gloire,
et cette barbe épaisse, et ce bois de cheveux.
Ma bouche de mes dents découvre tout l'ivoire,
et si je n'ai qu'un œil, il en vaut au moins deux.

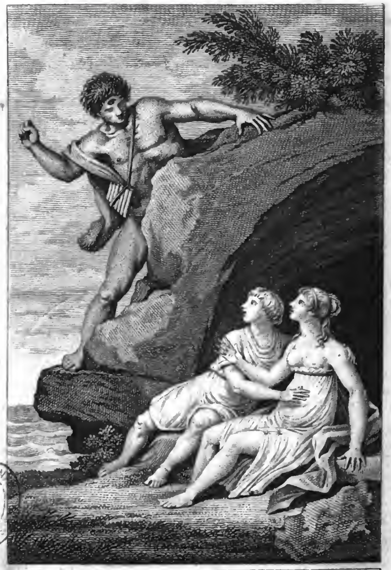
Mon corps, ainsi que mon visage,
est couvert de duvets touffus,
et c'est une beauté de plus :
qu'est-ce qu'un arbre sans feuillage,
un agneau sans toison, un oiseau sans plumage ?

Mais ma richesse encor surpasse ma beauté.
Contemplez ces troupeaux errants de tout côté,
ces brebis, ces béliers paissants dans mes prairies,
et ces chevaux épars le long de ce coteau,
et ces agneaux bêlants près de leurs bergeries,
et ces bœufs ruminants au bord de ce ruisseau,
ces fleurs, ces fruits, ces bois et cette onde argentée;
tout est à moi, tout est pour Galathée ;
tout, arbres, fruits, prés et troupeaux,
mon lait, mes fleurs, mes chalumeaux,
mes bois et ma grotte et moi-même,
tout ce que je possède enfin, tout Polyphème.

Venez, Nymphe charmante, habiter dans nos bois.
Là, le Daim, le chevreuil bondiront sous vos lois.
Là, dans un antre frais, j'élève, pour vous plaire,
deux petits Ours jumeaux qu'allaite encor leur mère ;
tous deux pareils, tous deux plus jolis chaque jour ;
on voit déja qu'ils sont consacrés à l'Amour.



N.º 34.



Il approche et d'un regard furieux, découvre
Acis tremblant dans les bras de Galathée.

Venez ! que tardez-vous ?.... mais l'ingrate méprise
mes soupirs, mes trésors et mes soins les plus doux.
D'un indigne rival peut-être elle est éprise.
Ah ! si je le croyais !.... je ne suis point jaloux....
mais je disperserais sur les ondes sanglantes,
j'écraserais sur ce rocher
ses membres qu'à tes yeux je viendrais d'arracher,
et ce cœur qu'en son sein ma main irait chercher,
et ses entrailles palpitantes »...

Il se lève a ces mots, approche, et, d'un regard furieux, découvre Acis tremblant dans les bras de Galathée. Le Cyclope pousse un cri ; l'Etna tremble ; Galathée fuit sous les ondes, Acis entre les roseaux. Polyphème, en le poursuivant, saisit un écueil, et le soulève sur la tête de son rival. Acis esquive cette masse menaçante ; mais la pointe du roc, en effleurant sa poitrine, fait jaillir tout son sang aux pieds de son amante éperdue.

Polyphème vengé se retire. Cependant le sang qui s'écoule commence à pâlir et se change, par degrés, en une onde limpide et transparente. A la place du corps sanglant couché sur le rivage, Galathée voit s'élever un rocher dont les flancs entr'ouverts se couvrent de mousse et de verdure. Là, tout-à-coup, un Dieu, sous les traits du jeune Acis,

s'étend majestueusement sur un lit de roseaux, et s'appuie avec grace sur son urne inclinée. Galathée lui tend les bras et veut lui parler; mais les saules et les peupliers, s'élevant soudain autour de l'onde naissante, environnent le Dieu du Fleuve, et ferment à jamais son sanctuaire impénétrable.

Là, chaque soir, pour charmer son veuvage,
elle venait pleurer sur le rivage,
et quand la nuit ramenait les Désirs,
la nuit jadis si féconde en délices!
l'Illusion, les ténèbres propices
jusques au jour lui rendaient ses plaisirs;
et se plongeant, tant qu'arrivait l'aurore,
dans ses flots caressants et doux,
elle croyait sentir encore
les caresses de son époux.

La mort d'Acis fut vengée par Ulysse, roi d'Itaque. Ce prince, revenant du siège de Troye, fut jeté, par la tempête, sur les côtes de la Sicile. Polyphème, l'ayant surpris sur le rivage, l'enferma, lui et ses compagnons, dans l'antre obscur où il gardait ses troupeaux. C'est dans ce repaire affreux que le monstre s'enivrait chaque soir et se repaissait de sang humain. Cependant avant de dévorer ces étrangers, il eut la curiosité de les connaître, et demanda à leur chef quel était

son nom. On me nomme Personne, reprit Ulysse; et montant avec effort sur les genoux du Géant, il s'y assit et lui raconta l'enlèvement d'Hélène. Le portrait détaillé de cette Princesse fixa d'abord l'attention de Polyphème.

Epris de cet objet divin,
il saisit un tonneau de vin
et le vuida tout d'une haleine
en l'honneur de la belle Hélène.

Ulysse, avec une coupe beaucoup plus petite, feignit de partager cette libation; puis il entama le récit du siège de Troye. Polyphème, enthousiasmé des exploits d'Achille, but à la gloire de ce héros, puis à celle de Patrocle, d'Ajax, de Philoctète, de Pirrhus, de Nestor, d'Agamemnon, de Thersite même, qui ne lui parut pas sans mérite; et passant du camp des Grecs dans la ville des Troyens, il multiplia ses ablutions en balbutiant les noms sacrés de Priam, d'Hécube, d'Hector, d'Andromaque, de Cassandre, d'Enée.... Il en était au père Anchise, lorsqu'il tomba rempli d'une sainte ivresse, qui fut suivie d'un bruyant et profond sommeil. Aussi-tôt Ulysse s'arme d'un pieu énorme, et, d'un bras vigoureux, le plonge dans l'œil fermé

de Polyphème. Le Géant, appesanti par le vin, égaré par la douleur, parcourt en trébuchant sa caverne retentissante. Au bruit de ses hurlements, ses voisins accourent à son antre. Qui vous a blessé, lui dit-on? Personne, répond le monstre en rugissant; et les voisins, persuadés que, dans son délire, il s'est aveuglé lui-même, se retirent pour éviter sa fureur.

Cependant Ulysse et ses compagnons, fuyant adroitement ses longs bras étendus, se tenaient cachés parmi ses moutons, qui, comme leur maître, étaient beaucoup plus grands que les autres animaux de leur espèce. Ulysse, ayant remarqué que son hôte, en marchant à tâtons, ne portait la main que sur le dos de ses brebis, attacha, sous le ventre de chacune, un de ses guerriers, et s'attacha lui-même sous le bélier. Dès le point du jour, le Cyclope, placé à l'ouverture de son antre, fit sortir, un à un, tout son troupeau. Chaque mouton, en passant entre ses jambes et sous ses mains, emporta un soldat Grec, et le chef passa le dernier.

Polyphème, rentré dans sa caverne avec la

la soif du carnage et l'espoir de la vengeance, la trouve déserte et frémit de fureur en entendant de loin, dans la plaine, Ulysse et ses compagnons qui couraient vers le rivage. Le monstre, écumant de rage, se met à leur poursuite. Il heurte, il brise, il renverse les arbres, les rochers, les collines; et, d'un bras désespéré, arrachant le sommet d'une montagne, il le lance dans la vallée, où l'écho répétait les cris des Grecs fugitifs. La masse tombe, et le vallon disparaît.

Cependant Ulysse voguait vers l'île d'Itaque. Le Géant, du haut de la montagne, avance un pied et descend dans la mer. Il ouvre le circuit de ses bras immenses. Ulysse baisse les voiles, le navire échappe, et les mains du Cyclope ne rencontrent que des écueils, un promontoire et la grotte de Galathée. A cette rencontre, un soupir douloureux sortit de sa poitrine oppressée. Il sentit tout ce que perdait un amant en perdant la vue. Depuis la mort d'Acis il n'entendait plus les chants de Galathée; il n'osait plus même lui parler; mais au moins la voyait-il encore!

L'air morne; lentement il remonte au rivage.
Là le monstre étendu sur un rocher sauvage,
tantôt, croyant du jour entrevoir la clarté,

fixait, en soupirant, son œil ensanglanté,
vers l'antre où reposait peut-être la cruelle;
tantôt, ne rencontrant par-tout qu'obscurité,
retombait en pleurant dans la nuit éternelle;
les antres mugissaient de ses soupirs confus,
et l'écho murmurait : Je ne la verrai plus!

Apollon délivra Polyphème de cette sombre et douloureuse existence. Pluton, irrité de voir Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, reculer le terme de la vie humaine, et resserrer les limites de l'empire des morts, s'en plaignit à Jupiter. Celui-ci, pour obliger son frère, ordonna aux Cyclopes, compagnons de Vulcain, de lui forger un nouveau foudre, qu'il lança sur la tête du célèbre et malheureux Esculape. Apollon, désespéré de sa mort, et n'osant se venger sur Jupiter lui-même, perça de ses traits tous les Cyclopes, et rendit à jamais désertes les forges de Vulcain.

Le nom de Cyclopes leur vint, dit-on, du mot grec Cyclos (1), cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil qu'ils avaient au milieu du front. Cet œil supposé n'était autre chose que l'ouverture ronde pratiquée au

---

(1) κυκλος.

milieu d'un bouclier dont ils se couvraient le visage, en travaillant, pour se garantir du feu et des étincelles. Ces espèces d'ouvertures se remarquent encore quelquefois au milieu des boucliers antiques, et, à leur occasion, voici ce qui m'est arrivé:

Appercevant, un jour, l'égide de Minerve,
je voulus m'approcher pour admirer de près
ce bouclier sacré qui, dit-on, nous préserve
de Cupidon et de ses traits.
J'avance. Un éclair part du centre de l'égide.
« L'Amour est caché là, me dis-je alors tout bas ;
» je reconnais sa flamme. Il faut que le perfide,
» pour m'atteindre, ait percé l'égide de Pallas ».
Aussi-tôt d'une main hardie
brusquement je la soulevai :
or, devinez qui j'y trouvai ;
l'Amour ? Non. Qui donc ? Emilie.

LETTRE LXXVIII.

Quand vous assistez, Émilie, à la célébration d'un mariage, vous observez en détail les physionomies étrangères et quelquefois étranges de tous les assistants. Plus les graces ou la nouveauté de leur extérieur vous surprènent ou vous intéressent, plus vous êtes curieuse d'apprendre

Les amours de la sœur, du frère,
les aventures du voisin,
les petits secrets de la mère,
et l'histoire du grand cousin.

Il est probable qu'en voyant passer le cortège (1) nuptial de Neptune et d'Amphitrite, vous avez éprouvé la même curiosité; et moi, qui suis à peu près initié dans les secrets de la famille,

Je vais vous dire, en conscience,
sans surcharger la vérité,
tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense
de chaque Dieu, de chaque Déité.
Si ce récit vous offre un peu de médisance,

(1) Voyez la Lettre LXXV.

ne me l'imputez pas ; mais songez, s'il vous plaît,
que c'est la faute du sujet,
et que, tant ennemi qu'on soit de la Satyre,
quand il s'agit d'honneur, raconter c'est médire.

Dégageons d'abord nos principaux personnages de la foule des personnages accessoires, et brochons légèrement sur les petites vertus et les graces populaires de cette multitude de Divinités maritimes et champêtres qui n'apportent à la cour de Neptune que leur gaîté rustique et leur fraîcheur villageoise, et qui n'y sont invitées que par égard pour le vieil Océan, chargé de cette nombreuse famille.

Et en effet, quel intérêt trouverez-vous à savoir que ces Napées, parées de fleurs champêtres, veillent à la conservation des prairies ; que ces Oréades, couronnées de mousse, de pin ou de genièvre, habitent les grottes des montagnes ; que ces Dryades, ceintes d'une guirlande de violettes, gardent l'asyle des bocages ; que ces Amadryades, le front ombragé de verdure, préservent de toute atteinte l'arbre auquel leur existence est unie ; que l'existence vénérable de ces chênes antiques est confiée particulièrement à ces Querculanes, parées de leur feuillage ? Vous dirai-je encore que la Nymphe Rusina, portant un soc ou un râteau,

surveille la culture des champs ; que ses sœurs Vallonia et Collina conservent la verdure des vallons et des collines, et cueillent chaque jour leur parure au milieu de leurs riants domaines; que les Nymphes Bubona (1) et Hippona, un cornet ou un fouet à la main, président aux pâturages, aux écuries, aux étables des bœufs et des chevaux ; que la Nymphe Seïa, tenant une poignée de grains, prend soin du bled nouvellement semé sur la terre fécondée par le Dieu Sterculius, qui, armé d'une fourche, conduit et distribue les engrais; que Ségétia (2), couronnée de verdure naissante, fait éclôre le froment ; que Volusia étend la tige et développe la feuille dont Patélina dégage l'épi que Flora féconde et que Lactucina remplit d'un lait substantiel, consolidé par Matuta, pulvérisé par Pilumna (3), et transformé par l'ardente Fornax (4) en une pâte légère et nourrissante ? Ce ne sont pas là les secrets que vous êtes curieuse d'apprendre. D'ailleurs, en voyant ces Nymphes couronnées d'épis verds ou jaunissants, en remarquant dans leurs mains les

(1) Apul. Asin. Aur.
(2) Pline. Liv. XVIII.
(3) Ou Pilumnus. Serv.
(4) Fastes d'Ovide.

divers instruments qui servent à cultiver, recueillir, battre, broyer et cuire le froment, vous avez déja deviné l'emploi de chacune d'elles. Si, ne sachant ni bien ni mal de ces Déités inconnues, je m'avise, sauf erreur, de vous en faire l'éloge et de vous les citer comme les modèles de la douceur, de l'innocence et de toutes les vertus qui, dit-on, règnent incognito dans les campagnes inhabitées, ces Faunes aux pieds de chèvres, ces Satyres à la barbe de bouc et ces Sylvains au corps velu, qui vous regardent et m'écoutent peut-être, vont rire de ma bonne foi et de votre crédulité.

Taisons-nous donc. Croyons qu'en tout bien, tout honneur,
ces Nymphes ont vécu comme elles devaient faire,
et, pour continuer d'adorer la Pudeur,
ne soulevons jamais le voile du Mystère.

Passons de cette nombreuse famille à celle des filles de Nérée. Mais que vous en dirai-je encore? Ces Tritons savent mieux que moi contre quel écueil échouèrent les vertueux projets de cette Néréide, à quel Fleuve la Naïade de ce ruisseau porte, en serpentant, son amour aussi pur que sa source; avec quel Dieu la Nymphe de ce beau lac renversa cette touffe de roseaux et troubla son miroir, jadis si transparent; quelle nuit et dans quelle

rencontre la Naïade de cette fontaine brisa son urne, la pleura si amèrement et recueillit, avec tant de peine, le crystal de son onde extravasée. Mais, quelque peu intéressante que soit la chronique de toutes ces Divinités subalternes, avouez, mon amie, qu'il est doux de se reporter à ces temps heureux où l'air, la terre et l'onde étaient peuplés de Génies bienfaisants, où l'on ne se reposait que sur le lit des Nymphes, où l'on ne respirait que l'haleine des Zéphyrs, où l'on ne s'abreuvait que des pleurs ou de la substance des Naïades. Est-il une manière plus aimable et plus touchante de multiplier et d'embellir l'image du Créateur?

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit faiblesse,
j'aime à déifier tout ce qui m'intéresse;
et dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur,
enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
Je le trouve par-tout: l'Olympe est la nature.
J'adore le Printemps qui nous rend la verdure.
J'invoque les Zéphyrs dont l'aimable retour
pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour.
De l'Automne en cueillant la récolte vermeille,
je rends graces au Dieu qui remplit ma corbeille.
Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
et le Dieu de la paix et le Dieu du bonheur;
j'adore l'Amitié dont la main tutélaire
s'étend sur Emilie et protège ma mère;
je sens qu'il est un Dieu qui donne les plaisirs,
et qu'il en existe un même pour les Désirs;

et crois, en remontant de l'effet à la cause,
qu'au sein du Créateur le vrai bonheur repose.

Il faut distinguer de la foule des Néréides Thétis, qui fut, dit-on, la plus belle femme de l'univers. Apollon, Neptune et Jupiter, épris de ses charmes, se disputèrent sa main. Thétis, insensible à l'hommage de ces Dieux, leur préférait secrètement Pélée, simple mortel et modeste souverain d'un petit canton de la Thessalie.

On aime mieux son égal que son maître (1).

Cependant comme les désirs des rois sont les arrêts des Destinées, Thétis allait céder aux vœux de Jupiter, lorsque Prométhée prédit à celui-ci que cette Nymphe mettrait au monde un fils qui serait un jour plus illustre et plus grand que son père. Soudain le roi du ciel et ses rivaux renoncèrent à leurs prétentions.

Pélée obtint, par cet heureux retour,
avec le cœur, la main de son amie;
et cet implacable vautour,
qui, sans assouvir sa furie,
dans le sein des mortels dévore tour-à-tour
l'amitié, les plaisirs, le bonheur de la vie,
l'orgueil, fut une fois favorable à l'Amour.

---

(1) Voltaire, comédie de Nanine.

LETTRE LXXIX.

Triton fut le fils aîné et le favori du souverain des ondes. Les uns lui donnent pour mère Amphitrite, épouse de Neptune; d'autres la Nymphe Cœléno, l'une de ses maîtresses; et j'incline assez vers cet avis, à cause de la prédilection du père pour ce fils, d'ailleurs peu intéressant.

Du lien conjugal telle est la destinée,
que le meilleur époux, en dépit qu'il en ait,
préfère toujours en secret
les enfants de l'Amour à ceux de l'Hyménée.

Le talent le plus recommandable de Triton fut celui de sonner de la trompette. Il paraît qu'il dédaignait la mélodie et que le terrible était son genre, puisque, dans la mêlée du combat des Titans contre les Dieux, il mit en fuite les Géants épouvantés, en entonnant un concerto de trompette marine.

Quel talent! quel sujet! comme il ferait merveilles
dans les morceaux tonnants de ces compositeurs
qui, hurlant, glapissant, mugissant à grands chœurs,
si chromatiquement déchirent nos oreilles!

Triton fit part de son talent à tous ses frères, qui, comme lui, en ont conservé les lèvres gonflées et le visage un peu bouffi.

Malgré le plaisir qu'il prenait à les entendre, Neptune suspendit, un jour, leurs bruyants concerts, pour écouter les chants mélodieux du célèbre Nérée. Ce favori d'Apollon, qui prévoyait les arrêts des Destinées et embellissait des prestiges de la poésie le lointain de notre existence, environné de toute la cour de Neptune et d'Amphitrite, préluda tendrement sur sa lyre et chanta dans une douce inspiration :

Jeunes beautés, faites silence ;
ma voix annonce l'avenir.
Pour vous de ma vaste science
les secrets vont se découvrir :
c'est la jeunesse qui me donne
le présage de tous les temps :
je prédis des fruits pour l'automne
quand je vois des fleurs au printemps.

A l'éclat de la renommée
préférant un bonheur obscur,
vous aimez ; vous serez aimée.
A quinze ans ce présage est sûr.
L'Hymen, par un nœud légitime,
à votre amant doit vous unir.
Vous avez sa première estime ;
vous aurez son dernier soupir.

A la piété filiale
vous consacrez vos jeunes ans.
L'Amour tient la balance égale
de vos soins entre vos parents....
Heureuse mère ! quelle ivresse
charmera vos derniers instants !
Que de baisers, que de tendresse
vous prodigueront vos enfants !

A la vertu, dans ses disgraces,
vous aimez à tendre la main.
La Douleur, qui cherche vos traces,
vous trouve à moitié du chemin.
Un jour vous répandrez des larmes ;
mais les Dieux pour vous m'ont promis
que vous y trouveriez des charmes ;
car vous aurez de vrais amis.

La Nymphe Doris, attendrie par ces chants, et soupirant après cet avenir de félicité, regardait le Devin en rougissant, mais n'osait se fier à ses prédictions. Nérée, dans ses regards timides, démêlant son incrédulité, lui prédit qu'elle serait heureuse mère, épouse adorée, et jura qu'avant la fin de l'année cette prédiction s'accomplirait, pourvu qu'à l'instant même la Nymphe daignât lui accorder sa main. Doris tenta cette épreuve, et l'Hymen, contre sa coutume, surpassa de beaucoup ses promesses. L'épouse de Nérée, pendant un siècle et plus, mit au jour, chaque année, une

ou

ou deux Néréides. La plupart de ces Nymphes épousèrent les frères ou les enfants de Triton. Les autres habitèrent la grotte des Fleuves, ou l'asyle champêtre des Faunes et des Sylvains.

Nérée et Doris partagèrent la faveur de Neptune avec Ino et Mélicerte, infortunés que ce monarque avait pris sous sa protection.

Athamas, roi de Thèbes, ayant répudié Néphélé et chassé Phrixus et Hellé, ses deux enfants, épousa Ino, dont il eut un fils appelé Mélicerte. Junon, qui, comme mauvaise épouse, présidait sans doute aux mauvais ménages, fit éclôre, dans le cœur d'Athamas, l'affreux projet de massacrer la reine et son jeune fils. Ino, pour se soustraire à sa fureur, se précipita au milieu des flots en tenant Mélicerte dans ses bras. Neptune, à qui l'habitude fréquente de la paternité faisait sentir le prix de l'amour maternel, reçut à sa cour l'enfant et la mère. Ino fut depuis adorée sous le nom de Leucothoé, et Mélicerte sous celui de Palémon chez les Grecs, et de Portunus chez les Latins. Il présidait à la sureté des ports, dont on lui mettait les clefs dans la main droite. De la gauche il tenait une ancre ou un gouvernail. Les matelots invo-

quaient Portunus près du rivage, et, en pleine mer, Saron, qui présidait à la manœuvre; ce Dieu tenait une rame et des cordages.

Phorcis, autre Dieu du second ordre, auquel les Pilotes adressaient des vœux passagers pendant la tempête, était fils de Neptune et père de Méduse. Chassé par Atlas des royaumes de Corse et de Sardaigne, il trouva un asyle à la cour de son père, et y jouit de cette compassion respectueuse qui humilie les rois détrônés.

Mais de tous les courtisans de Neptune, celui qui posséda le mieux l'esprit de son état, fut le devin Prothée, fils de l'Océan et de Thétis, dont les traits furent si mobiles et le caractère si flexible, que je n'entreprendrai ni de vous le dépeindre ni de vous le définir; car vous n'ignorez pas, mon amie, que la définition est pour le moral ce que la description est pour l'extérieur. Si j'essayais de dépeindre Emilie, je dirais :

Lèvres de rose, haleine de Zéphyre,
trésors d'albâtre et modeste maintien ;
charmes qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire,
à ses genoux un regard vous attire,
un soupir vous égare, un coup d'œil vous retient.

Mais si je voulais la définir, j'ajouterais :

Son esprit, sa bonté, son modeste langage
vous pénètrent d'un sentiment
qui vous attache uniquement
et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi :
qui n'est que son ami, veut être davantage ;
qui n'est que son amant, veut être son ami.

LETTRE LXXX.

Il est une douce langueur
que la tendresse nous inspire,
quand l'Innocence à notre cœur
cache encore ce qu'il désire :
une plus brillante clarté
sourit à notre œil enchanté ;
un nouvel univers commence ;
loin de lui le cœur emporté
nage dans une mer immense
d'amertume et de volupté.

Songe heureux ! aimable délire !
vous vous envolez pour toujours
dès que la Vérité déchire
le bandeau léger des Amours.
Au jour fatal qui nous éclaire,
quand nous discernons les objets,
adieu bonheur, adieu chimère !
on se dit, d'une voix amère :
c'est donc là ce que je cherchais !
Ah ! n'éclairons point l'Innocence.
Laissons la tendre adolescence
désirer, espérer, languir.
L'amour n'a point de jouissance
qui vaille le premier désir.

Scylla, fille de Phorcis et d'Hécate, éprouvait cette mélancolie, plus douce, plus enivrante que le plaisir même, lorsqu'elle apperçut, au

bord de la mer, un jeune pêcheur qui se préparait à tendre ses filets. Son regard était tendre, sa figure languissante, sa taille svelte et majestueuse. Ses jambes nues ressemblaient à celles de Mercure, ses bras à ceux de Ganimède. Une courte draperie, flottante sur ses épaules, laissait entrevoir son sein oppressé de soupirs et palpitant des feux de la jeunesse.

Deux malades qui se rencontrent, s'intéressent mutuellement, sur-tout quand leur maladie est la même, Glaucus et Scylla se regardèrent, se plaignirent et associèrent ainsi leurs souffrances :

« Vous soupirez, Nymphe charmante ?
- » Jeune étranger, vous soupirez ?
- » D'une inquiète ardeur mes sens sont dévorés.
- » La même inquiétude en secret me tourmente.
- » Je ne dors plus. - Ni moi. - Je viens rêver ici ;
» j'y désire quelqu'un ; j'y suis seul ; je soupire.
- » Je rêve comme vous, et je désire aussi,
,, sans savoir ce que je désire.
- ,, Moi, qui n'aurais pu voir même un oiseau souffrir,
,, qui du mal redoutais jusques à l'apparence,
,, croiriez-vous qu'aujourd'hui mon unique plaisir
,, serait de voir quelqu'un partager ma souffrance ?
- ,, Ah ! n'en rougissez pas ; vous me feriez rougir,
,, car, je vous l'avoûrai, j'ai le même désir.
- ,, De mes lèvres de feu quelles lèvres brûlantes
,, viendront respirer les ardeurs !
- ,, Quels soupirs sécheront les pleurs
,, de mes paupières languissantes !

- „ J'en jure par l'Amour, belle Nymphe : c'est moi
„ qui vais mettre un terme à vos peines.
- „ Secourable étranger, dans votre état, je croi
„ que l'on a bien assez des siennes.
- „ Eh bien ! échangeons-les. - Eh ! qu'y gagnerons-nous ?
- „ Qui sait ! - Notre fardeau sera toujours le même.
- „ Non ; des peines de ceux qu'on aime
„ le partage est, dit-on, plus doux.
-„ Vous croyez ? Essayons.- Hélas !... Votre main tremble.
-„ La vôtre tremble aussi. - Notre mal se ressemble....
-„ Asseyez-vous. - Reposez-vous ;

et ils s'assirent ; mais se reposèrent-ils ? Si vous êtes curieuse de l'apprendre, interrogez cette femme, vêtue de noir, qui s'avance à grands pas vers le rivage, et les observe d'un œil courroucé. Voyez comme ses cheveux se hérissent, comme sa baguette s'agite dans ses mains. Entendez-vous siffler ce serpent sur sa tête ? Peut-on être à ce point jaloux du repos de deux jeunes infortunés ! Quelle est donc cette femme qui ne peut souffrir qu'une autre ? .... Hélas ! c'est une femme....

Adieu, ma bonne et tendre amie,
ange d'innocence et de paix,
dont le cœur ne connut jamais
la haine ni la jalousie :
si votre sexe a le malheur
d'éprouver souvent la fureur
de cette double frénésie,
votre inaltérable douceur
avec lui me réconcilie.

LETTRE LXXXI.

Fille de la Nuit et du Jour,
et favorite de sa mère,
par ses enchantements Circé fit tour-à-tour
gronder les cieux, trembler la terre,
frémir la Nature et l'Amour,
et pâlir le front de son père.

Épouse d'un jeune roi des Sarmates, elle empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie. Là, seule, dévorant ses remords, errant à travers les rochers et les précipices, elle recueillait, avec le poison des plantes, le noir venin des reptiles. De longs voiles, parsemés d'étoiles de feu, ceignaient son front, et tombaient en flottant jusqu'à terre. Une baguette magique s'agitait dans sa main, et traçait autour d'elle un cercle mystérieux, dont elle occupait le centre. C'est là que..... mais une plume immortelle a tracé ce tableau (1); et quand

(1) Voyez la Cantate de Circé, par J. B. Rousseau.

Pindare a parlé, je ne sais plus qu'admirer et me taire.

La fauvette timide et son faible ramage
doivent céder aux chants du cigne harmonieux;
et quand il plane dans les cieux,
l'Aigle impose silence aux oiseaux du bocage.

Tandis que Circé achève ses noirs enchantements, Glaucus, immobile sur le sein de sa chère Scylla, ouvre languissamment ses paupières appesanties, cherche des yeux les yeux de son amante, et ne rencontre que les regards affreux de six têtes énormes, dont les bouches béantes lui présentent leurs triples rangs de dents ensanglantées. Saisi d'étonnement et d'effroi, il se lève, recule, et contemple, en frissonnant d'horreur, un corps informe, opposant ses vastes flancs à la fureur des flots, et environné de chiens furieux, dont les hurlements menacent de loin les vaisseaux que le monstre attend au passage.

Tel fut le sort de la malheureuse Scylla, que vous distinguerez d'une autre Scylla, fille de Nisus, qui trahit son père, et fut changée en Alouette; car il faut bien se garder, surtout aujourd'hui, de confondre le sort du criminel avec celui de l'infortuné.

Les enchantements de Circé échouèrent contre la prudence d'Ulysse, qu'elle voulut asservir, et qui l'asservit elle-même. Je vous raconterai ces détails dans l'histoire de ce héros, dont elle eut, en moins d'une année, trois enfants....

Trois enfants !.... quand la mère est aimable et jolie,
On peut lui pardonner cette sorcellerie.

Il arrive quelquefois qu'une enchanteresse, par jalousie d'état, nous préserve des enchantements d'une autre. Circé avertit Ulysse de se boucher les oreilles avec de la cire, et de se faire attacher au mât de son vaisseau pour résister à l'attraction du chant des Sirènes, et éviter les écueils qu'elles habitaient auprès des côtes de Sicile. Ces trois sœurs étaient filles du Fleuve Achéloüs et de la Muse Calliope. On les nommait Leucosie, Lydie et Parthénope. Leucosie tenait des tablettes et chantait, tandis que Lydie l'accompagnait avec la flûte et Parthénope avec la lyre.

Parthénope donna son nom à une ville célèbre d'Italie, où l'on prétend qu'elle mourut. La ville de Parthénope ayant été détruite, Phalaris la réédifia et la nomma Néapolis,

Ville-neuve. Naples n'a point oublié le chant des Sirènes. Elle est encore la patrie des successeurs d'Orphée et l'école de la mélodie ; mais, hélas ! l'Amour, trop souvent, n'y chante ses exploits qu'après avoir perdu ses armes.

Là, la Muse du chant, craignant que de sa voix
les combats ou la chasse ou la fraîcheur des bois
n'altèrent l'organe fragile,
lui laisse son arc inutile,
et lui dérobe son carquois.

Les talents des Sirènes les firent admettre dans la société de Proserpine, puisqu'elles furent témoins de son enlèvement. Ce fut pour la chercher que les Dieux leur accordèrent des ailes ; mais elles ne conservèrent pas long-temps leur plumage. Ayant osé disputer aux Muses le prix du chant, elles furent vaincues par leurs rivales, qui se couronnèrent de leurs plumes. J'ignore si Calliope, mère des Sirènes, prît part à leurs dépouilles.

Mais j'apperçois, de temps en temps,
plus d'une mère de famille
qui, malgré tout l'amour qu'elle a pour ses enfants,
voudrait bien se parer des plumes de sa fille.

Les Sirènes, à l'aide du temps et de la vanité, se consolèrent peu à peu d'avoir été

surpassées par des Déesses, mais elles ne purent survivre à l'affront d'avoir été vaincues par un mortel. Déja les Argonautes, attirés par leurs chants, oubliaient la conquête de la Toison d'or ; déja leur vaisseau dérivait vers l'île fatale. Soudain Orphée monte sur le tillac, et, d'une voix divine, chante le combat des Dieux. A ces accents inspirés par le Génie, animés par la gloire, épurés par la vertu, le prestige se dissipe, le charme cesse, et le navire vogue à pleines voiles vers le rivage de Colchos. Les Sirènes, réduites au silence et au désespoir, jetèrent leurs instruments dans la mer, et s'y précipitèrent ellesmêmes.

Le Dieu de l'humide séjour
les y reçut en souveraines.
Elles firent depuis l'ornement de sa cour :
la cour fut de tout temps le pays des Sirènes.

On pourrait les représenter d'abord sous la figure de jeunes Nymphes tenant des instruments de musique ; après l'enlèvement de Proserpine, on leur donnerait des ailes ; après leur recherche infructueuse, des plumes et des pieds d'oiseau ; après leur arrivée chez Neptune, des nageoires et une queue de poisson.

L'image de Circé varie également suivant

le temps et le lieu où elle est représentée. Accorde-t-elle sa main au jeune prince des Sarmates, c'est Vénus montant sur le trône de Paphos et de Gnide. Conjure-t-elle la perte de Scylla, la fureur ride son front, la rage s'exhale de sa bouche écumante, les serpents sifflent et s'entrelacent dans ses cheveux hérissés, l'orage gronde sur sa tête, la foudre obéissante sillonne à ses pieds le cercle magique qui l'environne. Un jour pâle et livide éclaire son attitude terrible, sa baguette menaçante, son voile noir, sa robe étincelante, et les coupes empoisonnées dont la vapeur s'élève vers les cieux épouvantés. Mais accueille-t-elle dans son île le roi d'Itaque et les héros qui l'accompagnent, les roses couronnent sa chevelure blonde et parfumée. La pudeur est sur son front, la persuasion sur ses lèvres. Son regard exprime la langueur du désir, son geste la molesse de la résistance. Sa robe transparente trahit les contours de sa taille flexible, et l'albâtre mobile de son sein agité. Les Zéphyrs se jouent dans les plis de son voile, autour de ses bras arrondis et de ses pieds délicats. D'une main, elle tient sa baguette entourée de fleurs; de l'autre, elle présente, en souriant, une coupe pareille

à

à celle que je vous envoie par le porteur de ce message.

L'amour vous donna de Circé
la taille enchanteresse,
son sourire, son œil baissé,
son esprit, sa finesse.
Comme Circé vous nous charmez,
comme elle vous nous enflammez;
mais pour qu'en tout vous souteniez
cet heureux parallèle,
je veux encor que vous ayez
une coupe comme elle.

Celui qui de ce vase aura,
après vous, les prémices,
à longs traits y savourera
l'amour et ses délices.
D'espoir, de crainte, de désir,
son sein va brûler et transir,
et quand sa bouche aura d'abord
bien épuisé la coupe,
ses lèvres presseront encor
les bords de la soucoupe.

Ah! si dans votre île, à son tour,
aborde ma nacelle,
faites-moi, dès le premier jour,
devenir tourterelle.
Là, près de vous, je veux gémir
et me consumer de plaisir.
Et quand je n'aurai plus enfin
que quelques étincelles,
je m'éteindrai sur votre sein
en étendant mes ailes.

LETTRE LXXXII.

L'Amour, auteur de tant de maux,
l'Amour, qui jusqu'au sein des flots
porta le trouble et les alarmes,
fit pleurer Amphitrite et les Nymphes des eaux,
deux fois sur leur rivage a répandu des larmes.

Alcione et Céix lui coûtèrent des pleurs.
Son souffle de Borée adoucit les rigueurs
pour protéger encor ce couple aimable et tendre (1);
et sa voix gémissante attendrit les échos
quand l'Aquilon fougueux, aux rives de Sestos,
éteignit le flambeau qui conduisait Léandre.

Alcione, fille d'Éole, avait épousé Céix, roi de Trachine, fils de Chione et de Lucifer (2).

Lucifer est ce Dieu qui, dès l'aube du jour,
précède du soleil la jeune avant-courrière.
Quand Phœbus étincèle au bout de sa carrière,
Lucifer de la nuit annonce le retour;

(1) Les Alcions.

(2) On le nomme *Lucifer* avant le lever, et *Vesper* après le coucher du soleil.

et, sans trahir leurs pas, sa discrète lumière
conduit au rendez-vous l'Espérance et l'Amour.

Céix jouissait, près de sa chère Alcione, de cette inaltérable félicité qu'on n'entreprendra jamais de peindre quand on l'aura bien sentie.

Ce n'était point ce délire amoureux
qui s'éteint avec la jeunesse,
et dont le souvenir ne laisse
que le néant d'un vuide affreux.
Ce n'était le plaisir, l'estime, la constance,
l'amitié ni l'amour; mais c'en était l'essence,
nectar délicieux dont le Destin jaloux
remplit si rarement la coupe des époux!

En épuisant, chaque jour, cette coupe céleste, Alcione était devenue mère. Céix partageait, avec ivresse, ses soins, ses peines et ses plaisirs. Quelquefois, pour lui renouveler le sentiment de leur félicité commune, il se plaisait à lui en tracer la peinture, comme on aime à présenter un miroir à la Modestie pour lui rappeler qu'elle est belle. Appercevait-il sur son front quelque nuage de tristesse, il s'asseyait près d'elle, et lui disait en la tenant embrassée:

Je ne t'ai pas vu sourire
depuis le lever du jour.

J'entends ton cœur qui soupire :
est-ce de peine ou d'amour ?
Pour chasser la rêverie
qui s'empare de tes sens,
rappèle-toi, mon amie,
ton époux et tes enfants.

Au sein de notre famille,
le soir, l'un et l'autre assis,
dans mes bras je tiens ta fille,
dans tes bras tu tiens mon fils.
Sous les traits de leur jeunesse
je crois démêler tes traits,
et j'embrasse, avec ivresse,
le modèle et les portraits.



J'apperçois sur ton visage
les traces de la douleur.
J'en demande le partage,
et j'en obtiens la faveur!
Embrasse-moi ; je t'adore ;
pour mon cœur c'est un besoin....
Notre baiser dure encore :
la Douleur est déja loin.

Tel fut le bonheur d'Alcione tant que Céix n'eut d'autre ambition que celle de lui plaire. Mais bientôt la Fortune, en étendant son empire et ses richesses, alluma dans son sein la soif des grandeurs. Ebloui de sa nouvelle puissance, il osa prendre le nom de Jupiter (1), et son épouse s'apperçut qu'il en prenait aussi le caractère et l'indifférence conjugale.

Riche d'honneurs et pauvre de plaisirs, Alcione, au sein de sa stérile opulence, regretait, chaque soir, sa féconde médiocrité.

La Grandeur et l'Amour s'accordent mal ensemble ;
l'une cherche l'éclat, l'autre l'obscurité.
L'une aime à découvrir toute sa majesté ;
dès qu'on apperçoit l'autre, il tremble
de laisser voir sa nudité.
Aussi, je l'avoûrai, jamais de la puissance
je n'ai pu concevoir le suprême plaisir ;
mais que je conçois bien la douce jouissance
de savourer son existence
dans un modeste et vertueux loisir !
Ah ! que l'ambitieux du bonheur de sa vie
trouble, à son gré, le fond pour la superficie ;
j'ai besoin d'un bonheur moins brillant, mais plus sûr,
qui ressemble, s'il est possible,
à cette source obscure, mais paisible,
dont la surface est calme et le fond toujours pur.

Jupiter vit avec indignation un faible mortel usurper le nom du Roi des Cieux, et, depuis ce moment, la vengeance céleste plana sur la tête de l'usurpateur.

Chione, suivant quelques autres, mère de Céix, et, selon plusieurs autres, nièce de ce prince, fière d'avoir épousé, en même temps,

(1) Apollodore, Liv. premier.

Apollon et Mercure, osa se préférer à Diane elle-même. Cette témérité demeura longtemps impunie. Diane, insensible à l'amour, n'était point encore jalouse de sa beauté; mais elle vit Endymion, et Chione tomba sous ses traits. Dédalion, père de cette infortunée, se précipita d'un rocher du mont Parnasse. Les Dieux eurent pitié de son sort et le changèrent en Epervier.

Céix, effrayé des malheurs de sa famille, et les regardant comme un sinistre présage pour lui-même, résolut d'aller à Claros consulter l'oracle d'Apollon. Ceux qui le prétendent fils de Chione, assurent qu'il voulait y conjurer le Dieu de la médecine de rendre le jour à sa mère. Vous aimerez à penser, mon amie, que ce fut là le motif de son voyage;

Et d'après votre cœur jugeant le cœur d'une autre,
vous croirez que Céix, en écoutant sa voix,
pour sa mère fit autrefois
ce qu'aujourd'hui vous feriez pour la vôtre.

A la nouvelle de ce départ précipité, Alcione, saisie de douleur et d'effroi, vole au rivage, apperçoit Céix, dont le pied touche la barque fatale, pousse un cri, se précipite,

et, le visage et le sein inondés de larmes, s'écrie en embrassant ses genoux :

Que t'a fait la triste Alcione !
Quel crime a-t-elle donc commis
pour que son ami l'abandonne !....
Si pourtant mon époux l'ordonne,
à ses lois mon cœur est soumis ;
mais au moins, en quittant celle qui vous fut chère,
pourquoi d'un perfide élément
voulez-vous braver la colère ?
Si l'aquilon repose en ce moment,
croyez-moi, son repos présage le tonnerre :
je suis fille d'Éole et connais mieux que vous
les emportements, le courroux
et l'inconstance de mon Père.

Confiez ce voyage à la Mère des Dieux (1) ;
elle vous conduira par des routes fleuries.
Les éclats de la foudre et les vents furieux
et les flots écumants pour vous valent-ils mieux
que le zéphyr des champs et l'émail des prairies ?
Chez Cibèle, en quelques climats
que Mercure guide vos pas (2),
rêvant à vous le soir, quand la nuit sera close,
et vous introduisant au milieu des palais,
sous l'asyle du chaume ou l'ombre des forêts,
je pourrai me dire : il repose ;
reposons-nous. Mais sur les flots,
point d'asyle, point de repos.

---

(1) Cybèle, Déesse de la Terre.

(2) Mercure, Dieu des Voyageurs.

J'interrogerai le nuage
qui vers la mer prendra son cours,
dans ses flancs je croirai toujours
entendre murmurer l'orage;
et si quelque banc de rameurs
vient échouer sur ce rivage,
en proie à de sombres terreurs,
ne songeant que mort et veuvage,
je croirai répandre des pleurs
sur les débris de ton naufrage! ...

A ces mots, l'époux d'Alcione, se croyant encore son amant, interrompit ses plaintes par un baiser, et lui dit, du même ton qu'autrefois:

Avant que de la nuit l'inégale courrière
ait deux fois dans les cieux achevé sa carrière,
je jure qu'en ces lieux je serai de retour.
Si j'ai choisi la mer pour quitter ce séjour,
c'est que les vents rendront, sur le liquide empire,
mon retour plus rapide et le trajet plus court.
Attends-moi, je reviens. Souviens-toi que Zéphyre
a des ailes comme l'Amour.

Il dit, s'échappe de ses bras, et s'élance sur le vaisseau qui fend l'onde et fuit le rivage. Là, les bras étendus, immobile de douleur, Alcione attache ses derniers regards sur son époux, sur le navire, sur la voile blanchissante, dont l'image fugitive s'efface et disparaît.

Alors, l'œil morne et la tête abattue, elle retourne lentement dans son palais, où chaque objet renouvèle ses regrets et son désespoir :

Cet asyle silencieux
qui des secrets du roi fut le dépositaire,
ses habits, son armure éparse sous ses yeux,
et cette alcove solitaire,
et ce lit tiède encor de leurs derniers adieux.

Mais bientôt la douleur cède à la crainte. Alcione, pour le salut de son époux, prépare un sacrifice au Souverain des ondes et au Dieu des tempêtes. Je suis fille d'Eole, disait-elle ; et peut-être ses fougueux enfants accueilleront-ils l'offrande et les vœux de celle qui doit le jour à leur père.

Déja le sang d'un noir taureau coule sur l'autel de Neptune. Tandis que ses prêtres le recueillent dans des coupes dorées, un énorme sanglier, l'œil farouche, le poil hérissé, se roidit contre le bras qui l'entraîne, approche et tombe, en rugissant, sous la hache sacrée. Les sacrificateurs jètent, au sein de la mer, les entrailles palpitantes, et rougissent l'onde amère de leurs coupes ensanglantées. Cependant, sur un rocher battu des vagues irritées, on immole une brebis noire, en conjurant à

grands cris Eole et les orages. Ces sinistres accents sont, de temps en temps, interrompus par le chant des vierges couronnées de guirlandes, et conduisant à l'autel du Zéphyre un agneau qu'allaite encore sa mère. Soudain le bûcher s'allume, et la vapeur des offrandes monte, avec l'encens, vers le trône de nuages où siège le Roi des airs. En ce moment Alcione élève vers le ciel ses regards brillants de ferveur et d'espérance, et tombe à genoux en s'écriant :

D'une fille autrefois chérie,
Eole, entends les vœux et calme la douleur.
Mon père, souviens-toi que tu dois le bonheur
à celle qui te dut la vie.

Aux Aquilons impétueux
interdis l'empire des ondes ;
enferme leur essaim dans tes grottes profondes,
et si leurs cris tumultueux
menacent les remparts de ta retraite obscure,
rappèle à tes enfants qu'Alcione est leur sœur,
et, s'il se peut, enchaîne leur fureur
des nœuds sacrés de la nature.

Redoutable amant d'Orithie (1),
épargne ce que j'aime, et jusqu'à son retour

(1) Borée, qui enleva Orithie, dont il eut deux enfants.

de ton souffle mortel comprime la furie.
Tu sais, si tu connus l'amour,
que d'un souffle dépend le bonheur de la vie.

Et toi, dont l'esprit est si doux,
toi que j'aime à nommer mon frère!
si jamais ta sœur te fut chère,
Zéphyr, protège mon époux.
Si tu rends à mes vœux le héros que j'adore,
quel encens envers toi m'acquittera jamais!
Heureusement, pour payer tes bienfaits,
il ne faut qu'un baiser de Flore;
et quoique tu sois à ses yeux
plus beau que l'Amour même et plus frais que l'Aurore,
après avoir fait des heureux,
tu seras plus aimable encore.

Eole, s'il eût pu l'entendre, eût sans doute exaucé la prière de sa fille; mais les noirs Autans, en poursuivant le vaisseau de Céix, emportèrent l'encens et les soupirs d'Alcione.

Cependant l'Espérance abrégeait pour elle les heures qu'éternisait la crainte. L'Espérance, sœur de la Piété, habite, avec elle, le sanctuaire des immortels. Alcione, les mains chargées d'offrandes, allait, chaque jour, la chercher dans le temple de Junon. Mais la Reine des Dieux, fatiguée d'entendre des vœux impuissants, et ne pouvant souffrir qu'un vain espoir fût le prix des sacrifices

offerts en son honneur, ordonne à Iris, sa prompte messagère, d'aller détromper la crédule Alcione.

Fallait-il la guérir de sa crédulité !
par elle si souvent, de la félicité
le rapide éclair se prolonge !
Quand le bonheur tient au mensonge,
pourquoi dire la vérité !
Si jamais vous cessiez de m'aimer, mon amie,
moi, qui jusqu'à la mort compte sur votre cœur;
laissez-moi mon erreur
pour me laisser la vie.

Iris, portée sur l'aile des Songes, pénètre dans l'asyle où repose Alcione, et se présente à sa pensée sous les traits de son époux. Mais ses yeux éteints, son teint livide, ses lèvres décolorées, ses cheveux et ses vêtements souillés de vase et d'écume, annoncent à son épouse quelle est sa destinée. A cette vue, elle pousse un cri, s'éveille, court au rivage, et, d'un œil égaré, cherche, sur le lointain des flots, l'objet qu'elle tremble d'appercevoir. En vain ses compagnes affligées s'empressent de calmer son effroi. C'est lui, s'écriait-elle; c'est son ombre; je l'ai vue, je la vois encore. « Pourquoi, chère Alcione, pourquoi vous livrer aux prestiges d'un vain songe?

N° 35.



Si le bonheur fait les beaux jours,
Ne redoutez plus les orages.

songe ? Ignorez-vous que les Songes, enfants de l'Erreur, se jouent sans cesse de la crainte et de l'espérance des mortels ? Ce qu'ils disent n'est-il pas toujours le contraire de ce qu'ils semblent dire? et, puisqu'ils vous annoncent la perte de Céix, ne sont-ils pas les messagers de son retour ? »

Alcione, saisissant cette consolante idée, essuyait peu à peu ses larmes, et, d'un air reconnaissant, souriait à ses compagnes, qui chantaient en cueillant des fleurs :

Si le bonheur fait les beaux jours,
ne redoutez plus les orages.
L'essaim fidèle des Amours
loin de vous chasse les nuages.
Il ramène du haut des Cieux
Phœbus vers Thétis attendrie,
et guide en ces aimables lieux
le Bien-aimé vers son amie.

De joie et d'espoir bondissants,
les Tritons et les Néréides
font retentir de leurs accents
les échos des plaines liquides.
Les fleurs aux rives d'alentour,
sur les rochers dans la prairie,
naissent pour orner le retour
du Bien-aimé vers son amie.

Voyez dans le lointain des airs,
ces hirondelles, chaque année,
venant des bouts de l'univers
habiter le nid d'hyménée.
Modèles de l'amour constant,
aux bords chéris de leur patrie
elles ramènent, en chantant,
le Bien-aimé vers son amie.

Alcione, attentive à ces chants, qui berçaient sa douleur et ranimaient son espérance, promenait ses regards rêveurs sur la vaste étendue de la mer unie et tranquille. Un rocher s'élevait-il dans la vapeur azurée, c'était le vaisseau de Céix; et si quelqu'oiseau, si quelque nuage lointain traversait l'horizon, c'était le pavillon ou les voiles du vaisseau.

Au milieu de ces illusions, un objet qui flotte lentement vient fixer sa vue incertaine. Point de mâts, point de voiles. « Ce ne peut être un vaisseau, dit-elle en soupirant. Et soudain son imagination lui trace la forme d'une barque légère, qui, à la faveur du calme, précède et ramène peut-être son époux. Cependant l'objet approche, et peu à peu la barque s'évanouit. Une blancheur terne, des cheveux noirs et flottants, des bras immobiles et étendus, lui présentent, par degrés, l'image d'un malheureux, victime de la tem-

pête. « Infortuné ! dit-elle, que je plains ton épouse ! » et ses yeux, qu'elle détourne, se reportent involontairement sur cet objet d'horreur et de pitié. Plus le corps approche, plus il attire les regards et glace les sens d'Alcione, aussi pâle, aussi froide que lui-même. Son époux, ce songe effrayant, ce corps livide, mais majestueux.... quels sinistres rapports ! Cependant elle ose douter encore. L'onde couvre à moitié ses traits... étrangers peut-être. Mais un flot soulève sa tête...!

" Céix !.... ah ! cher époux !... et vous l'avez permis,
" Dieux cruels qu'invoquait ma crédule tendresse !
" Céix ! mon cher Céix ! est-ce là ta promesse !
" Voilà donc ce retour que tu m'avais promis !.... "

En prononçant ces mots, étouffés par la douleur, elle s'élance au sommet d'un rocher, dont la voûte menaçante s'avance au dessus des flots. Tout le peuple attentif la suit d'un œil inquiet, et pousse un cri de terreur en la voyant se précipiter vers son époux. Mais bientôt le silence de l'étonnement étouffe le murmure de la crainte. Des ailes étendues suspendent Alcione au milieu des airs. D'un vol paisible, elle plane sur le corps inanimé, le couvre de ses caresses, le réchauffe de ses baisers, et, lui communiquant sa nouvelle

existence, elle voit du sein des flots s'élever son époux, vêtu, comme elle, d'un plumage nuancé d'or et d'azur. Sous cette forme nouvelle, échappés à l'ambition et rendus à la nature, ils se retrouvent aux premiers jours de leur hyménée. Leur fidélité se prolonge avec leurs années; et quand la vieillesse a détendu les ailes de Céix, Alcione, aidant encore son époux, le soulève au dessus des ondes, et soutient sa course en voltigeant à ses côtés.

Éole, touché du sort de sa fille, fit assembler ses enfants; et, après leur avoir sévèrement reproché l'infortune de leur sœur, il les retint sept jours enchaînés dans son palais. Céix, profitant de l'absence de ses ennemis, construisit, sur la mer tranquille, une demeure flottante, où son épouse fit éclôre les premiers gages de leur nouvel hyménée. Tous les ans, sous le règne de Borée, Éole pleure sa fille, bannit ses persécuteurs, et le même exil favorise les mêmes amours.

Grace aux immuables décrets
du Dieu qui tient les airs en son pouvoir suprême,
les Alcions, objets de ses tendres regrets,
ont, tous les ans, sept jours de bonheur et de paix.
C'est peu, me direz-vous. C'est beaucoup quand on aime;

et si des Dieux la céleste bonté,
des rapides instants de ma félicité,
des retours de votre tendresse,
et des éclairs de notre ivresse,
et de ces regards dont le trait
pénètre mon ame attendrie,
et de ces mots touchants que jamais je n'oublie,
et de tous ces moments où l'amour me distrait
des amertumes de la vie,
tous les ans, auprès d'Emilie,
me composaient sept jours de paix et de bonheur,
je n'exigerais d'eux, pour dernière faveur,
que de les ajouter aux jours de mon amie.

LETTRE LXXXIV.

Sur les bords de l'Hellespont, au milieu des remparts de Sestos, s'élevait un temple célèbre, dédié à la mère des Amours.

C'est là qu'une tendre Vestale,
Prêtresse consacrée à la chaste Vénus (1),
cachait, en rougissant, ses charmes ingénus
sous une gaze virginale.
Pour calmer leurs tourments, quand les jeunes mortels
venaient par des présents appaiser la Déesse,
leurs offrandes, avant d'arriver aux autels,
tombaient aux pieds de la Prêtresse.

A ces mots de Chaste Vénus, il me semble, Emilie, que je vous vois malignement sourire.

Ce nom peu mérité vous surprendra peut-être :
apprenez donc qu'alors on adorait
Vénus, non telle qu'elle était,
mais telle qu'elle devait être.

Chaque année, au retour du printemps,

(1) On adorait Vénus pudique ; Horace l'appèle *Venus decens*.

ses fêtes attiraient à Sestos quelques amants heureux, une foule innombrable d'amants désespérés, et la multitude de ceux que l'amour naissant agite encore entre la crainte et l'espérance.

Léandre, atteint de cette épidémie
qu'à dix-huit ans on se plaît à souffrir,
alla prier la reine d'Idalie
de le soigner, mais non de le guérir.

Le front couronné de myrthe, il se présente à la porte du temple, traverse l'assemblée, les yeux baissés, pénètre jusqu'au sanctuaire, et, avec cette timide ferveur qui plaît tant aux Déesses, dépose sur l'autel un nid de tourterelles et un vase de parfums. L'Adolescent, après une longue et pieuse extase, lève enfin les yeux, et croit voir Vénus elle-même qui le regarde, rougit et agrée ses présents.

Sa méprise était naturelle :
Héro sur Vénus même eût emporté le prix,
puisqu'elle était plus sage et n'était pas moins belle.
Tout ce qu'on eût pu dire en faveur de Cypris,
c'est que l'autre Vénus était Vénus mortelle.

Mais est-on mortelle à dix-huit ans! Les vœux de Léandre, en s'élevant vers Cythérée,

s'égarent sur les pas de sa Prêtresse. Retiré à l'écart, et cachant son trouble derrière une des colonnes du temple, il admire furtivement, au milieu de la pompe des cérémonies, cette taille élevée, cette démarche majestueuse, ces traits enchanteurs, ce tendre sourire, et ses voiles voluptueux et les plis de cette robe flottante, que semblent se disputer les Zéphyrs et les Amours. Oh! si ma main pouvait toucher cette main divine! s'il obtenait de ces yeux seulement un regard, de ces lèvres une parole seulement! et si jamais il osait leur répondre! mais elle est si belle! et lui si timide!

Pour vous peindre son embarras, rappelez-vous, mon amie, ce premier moment si redouté et si peu redoutable, où, sans prononcer un seul mot, nous nous dîmes tant et tant de choses! Rappelez-vous ce cabinet, asyle de l'étude et des arts, ce désordre du Génie, ces tableaux, ces dessins, ces pinceaux épars, et ce demi-jour donnant sur votre figure abattue et sur mon portrait commencé. Je vois encore ce petit ruban jaune parsemé d'étoiles d'azur, qui s'entrelace dans vos cheveux, autour de votre cou, et noue, sur votre sein, une tunique blanche, dont

les plis mystérieux se soulèvent par intervalle. Mes yeux, fixés vers la terre, n'ont osé s'élever jusqu'à vous, et pourtant rien ne leur est échappé. Et vous, dont les regards m'évitent si scrupuleusement, vous avez deviné ma pâleur, mon trouble, mon incertitude mortelle; et votre main, en m'ordonnant faiblement de sortir, semble m'inviter à m'asseoir. Me voilà tout près de vous, me détournant toujours et me rapprochant encore. O mon amie! le pénible silence! quoi! pas un seul mot sur mes lèvres! et sur les vôtres pas un soupir! du moins si vos regards.... mais vos larmes vous déroberaient les miennes.

Le lendemain je vous revis, et il me sembla que nous nous étions dit tout ce qu'on peut se dire! Votre front m'offrit ingénument, et ma bouche prit de même le baiser de la confiance; et nos cœurs, ainsi rapprochés, tressaillirent en reconnaissant qu'ils s'étaient rencontrés la veille.

Ces rencontres, quoiqu'elles aient toujours les charmes de la nouveauté, ne sont pourtant pas nouvelles, sur-tout à la cour de Cypris. Léandre, dans le temple de la Déesse, attendit, vers le déclin du jour,

l'heure où le peuple, en s'éloignant, laisse la Prêtresse au pied de l'autel solitaire. D'un pas tremblant, il pénètre dans l'obscurité du sanctuaire. Héro paraît émue, mais non pas irritée. Elle se détourne, mais elle ne s'éloigne pas. Elle se tait, mais sans lui imposer silence. Il se tait lui-même; et, le lendemain, à la même heure, et dans le même lieu, il élève familièrement une voix profane. En vain la Prêtresse emploie, pour l'interrompre, les prières, les menaces, et même le geste d'un prompt châtiment.

Les menaces d'amour ressemblent aux promesses,
et ses châtiments aux caresses.
Chaque non est un oui; chaque larme un aveu;
et, pour exaucer sa prière,
il faut l'interpréter souvent en sens contraire;
car ce qu'il craint le plus, est toujours ce qu'il veut.

« Au nom des Dieux, répétait la Prêtresse » d'une voix mal assurée, retournez, jeune » étranger, aux bords qui vous ont vu naître, » quittez un espoir auquel mille obstacles » s'opposent ».

„ Ma vertu.....- La vertu qui conduit au bonheur,
„ ne peut être un obstacle à celui de vous plaire.
-„ Mais le devoir sacré de mon saint ministère,
et Cythérée et sa rigueur.



N.º 36.



.........-Oui - j'y pénètrerai.
Mais la Mer nous sépare - oh! je la franchirai.

-,, Rassurez-vous : la reine de Cithère
,, n'exigera jamais, pour son honneur,
,, qu'en vouant vos appas aux loïs de la pudeur,
,, chez elle vous fassiez ce qu'elle n'a pu faire.
,, Craignez à tant d'attraits d'unir trop de vertus :
,, les Dieux sont nés jaloux ; leur haine est éternelle.
,, C'est beaucoup pour une mortelle
,, d'être aussi belle que Vénus ;
,, c'est trop d'être plus sage qu'elle.
-,, Mes sévères parents m'ont ordonné ces vœux,
,, et ne me permettront jamais de m'y soustraire.
-,, De quel droit ? le bonheur n'est-il fait que pour eux ?
,, Et si votre père est heureux,
,, peut-il vous reprocher d'imiter votre mère ?..
-,, Léandre, croyez-moi, renonçons à l'espoir
,, de nous parler et même de nous voir.
,, J'habite, au bord des flots, une tour solitaire.
» Là je consume mes beaux jours
,, sous les lois d'une esclave affidée à mon père.
,, Son cœur, depuis trente ans délaissé des Amours,
,, dort éternellement ; ses yeux veillent toujours.
-,, Et de cette retraite sombre
,, garde-t-elle l'entrée ?- Oui.- J'y pénétrerai.
-,, Mais la mer nous sépare.- Oh ! je la franchirai.
-,, Si l'on vous voit !....- La nuit me prêtera son ombre.
-,, Quoi! sans guide?-Et mon cœur!-Les vents...J'arriverai ;
-,, Mais les écueils, mais la tempête,
,, la foudre....- Epargneront l'amour,
,, et si, pour vous, ma mort s'apprête,
,, je ne mourrai qu'à mon retour ,,.

En parlant ainsi, leurs mains se sont rencontrées et déja se tiènent enchaînées sur

l'autel, lorsque l'esclave vient avertir la Prêtresse que la nuit la rappèle dans sa demeure. L'amant s'échappe dans l'ombre et trouve, sur les degrés du temple, ses amis prêts à s'embarquer pour retourner aux remparts d'Abidos, située sur l'autre rive de l'Hellespont. Léandre les suit à regret et vogue tristement vers sa patrie, tandis qu'en soupirant, Héro regagne lentement sa retraite escarpée.

Déja les jeunes habitants d'Abidos s'élancent sur le rivage, se dispersent et vont raconter à leurs familles rassemblées les merveilles et la pompe des fêtes de Sestos. Léandre, seul, assis sur un rocher désert, mesure, et dévore, en silence, l'espace qui le sépare de son amante, et cherche vainement, sur le rivage opposé, cette tour qu'enveloppent déja les ténèbres.

Cependant le vent s'élève et les astres de la nuit s'obscurcissent. Héro, palpitante d'espoir et de crainte, lève un œil timide vers sa sévère compagne, et lui dit, d'un air ingénu :

« L'Aquilon ramène l'orage.
» Je ne sais quel pressentiment
» semble m'annoncer le naufrage
» de quelque malheureux amant.

» Je frémis en songeant qu'une épouse craintive,
» jusqu'au soleil naissant, attendant son retour,
» le trouvera demain étendu sur la rive,
» ou brisé sur l'écueil qui borde cette tour.
» Vénus aux malheureux veut qu'on soit secourable:
» sur le haut de la tour allumons un flambeau,
» peut-être cet astre nouveau
» sauvera quelque misérable.
» Les Dieux nous sauront gré du bien qu'il nous devra,
» et, tôt ou tard, l'Amour nous le rendra.
—» L'Amour? lui répondit la vieille courroucée.
—» Hélas! reprit la jeune, en soupirant tout bas,
» si je médite un bienfait, ce n'est pas
» pour en être récompensée;
» un sentiment plus pur occupe ma pensée.
» Vous le partagez avec moi:
» je vous estime et je vous croi
» le cœur trop délicat, l'ame trop bien placée
» pour laisser échapper le plaisir d'un bienfait,
» et d'obliger l'Amour même sans intérêt ».

Lorsque, dans le cœur d'une femme, l'amour est éteint ou endormi, l'amour-propre, dit-on, lui succède, ou plutôt il occupe seul un empire que, jusqu'alors, il avait partagé. Moins tendre, mais aussi crédule que son frère, on le gouverne, comme lui, par la flatterie et les caresses. Héro en fit l'heureuse expérience: l'amour-propre de sa surveillante, pour soutenir un éloge qu'elle ne méritait pas, tyrannisa son caractère, et le dénatura au point de la rendre un instant généreuse.

Elle se lève, saisit un flambeau, l'allume, et, d'un pas précipité, gravissant tous les degrés de la tour, elle attache entre les crénaux le fanal dont le vent excite et agrandit la flamme; puis, d'un air satisfait, elle revient s'asseoir auprès de la Prêtresse, qui lui dit, avec l'accent de la reconnaissance : Si vous saviez combien vous m'êtes chère, et comme la bienfaisance vous rend aimable! je suis assurée qu'il n'existe pas un seul amant qui, dans cet instant, pût vous voir sans vous aimer. — Sans m'aimer! répond-elle en rêvant. Heureux prestige de l'imagination! aimable et dangereuse magicienne!

Elle prête à l'hiver tous les feux du printemps,
rend au jour pâlissant tout l'éclat de l'aurore,
et par elle, quand l'âge aura glacé mes sens,
je croirai vous aimer et le prouver encore.

Tandis que, dans ce triste asyle, la jeunesse espère et que la vieillesse rêve l'espérance, au milieu du tumulte des vents et des vagues, un cri perçant se fait entendre.... Ah! s'écrie la vieille en tressaillant, c'est la voix d'un jeune homme! -- Croyez-vous, dit Héro, qui l'avait reconnu avant elle? -- Si je le crois! regardez à travers ces grilles, l'ap-

percevez-vous à la lueur de notre flambeau? Il n'est plus qu'à vingt pas du rivage. Voyez comme il franchit les vagues, comme il passe légèrement entre les écueils, comme il aborde au pied de la tour, comme il escalade le rocher qui nous sert de rempart! Quel instinct l'entraîne si rapidement vers notre demeure? On croirait qu'il vient y chercher.... -- Du secours, interrompt la Prêtresse tremblante; et puisque vous avez déja sauvé ses jours, vous ne laisserez pas sa vie en danger, ni votre bienfaisance imparfaite. Non, non, ma chère fille, reprit vivement la compagne en descendant précipitamment vers le rocher; et je jure, par Cupidon, de le rendre sain et sauf à son épouse. -- Hélas! que l'Amour vous entende!

A ces mots, tendant aux malheureux une main secourable, la surveillante l'introduit dans l'asyle de la Prêtresse. Léandre, essoufflé de fatigue et palpitant de joie, tend les bras à son amie, interdite et muette comme lui. La vieille empressée l'accable de tendres soins, de questions importunes et de réflexions indiscrètes : le beau jeune homme! que c'eût été dommage! D'où veniez-vous? où alliez-vous? quel est votre nom, votre age? quatre lustres

au plus? avez-vous encore vos parents? êtes-vous riche? aimez-vous?.... — Oui! s'écrie Léandre en recouvrant la voix. — Et vous aime-t-elle? Ici, Léandre baisse les yeux. Pourquoi vous taire, ajoute Héro? — Si elle ne m'aime pas.... — Il faudrait qu'elle fût bien ingrate. — Et elle ne doit pas l'être, poursuivit l'esclave, car elle est jeune et belle sans doute? Léandre, pour toute réponse, regarde son amie. — Sera-t-elle bientôt votre épouse? — Hélas! dit le jeune homme, si le nœud de l'hyménée consiste dans le serment du cœur, j'ai reçu le sien.... — Elle est votre épouse, s'écria la Prêtresse.... — Pas tout-à-fait encore, interrompit la vieille. Ce serment est-il ancien? — Nous le prononçâmes hier dans le temple et sur l'autel de Vénus. — De Vénus?.... Prenez garde, jeune étranger! Connaissez-vous celle devant qui vous parlez? Vous voyez la Prêtresse elle-même. A-t-elle reçu vos serments? (Héro rougit). Vous a-t-elle engagé le cœur de votre épouse? (Héro baissa les yeux). Apprenez que, sans elle, votre hymen ne peut s'accomplir, (Héro se couvrit de son voile.) et que ce voile et son silence vous accusent d'avoir trahi la vérité. — Il ne l'a point trahie, dit la Prêtresse

d'une voix troublée. — Eh! comment, hier, assise tout le jour au pied de l'autel, n'ai-je pas été témoin de leurs serments? — L'univers les ignore. — Dieux vengeurs! un hymen clandestin!

-" Eh! qu'importe qu'il soit ignoré sur la terre,
„ s'il est avoué par les Dieux ?
„ L'Olympe, hier du haut des cieux
„ descendit, à ma voix, dans l'ombre du mystère,
„ et nous environna de sa Divinité.

„ C'est sous les yeux de l'antique Cybèle,
„ mère de la Fidélité,
„ de Junon, qui soutient la constance éternelle
„ et l'ardeur et les soins de la maternité,
„ de l'austère Pallas, qui donne la sagesse,
„ de Vesta, dont la flamme épure la tendresse,
„ de tous les Dieux enfin, immortels protecteurs
„ de la félicité, des vertus et des mœurs,
„ que constant à jamais, à jamais vertueuse,
„ au nom d'Hymen, au nom d'Amour,
„ nous nous jurâmes tour-à-tour,
„ moi de le rendre heureux, lui de me rendre heureuse....
-„ Vous !... ô crime !...- Telle est la rigueur de mon sort.
„ L'orgueil du sacerdoce et son joug solitaire
„ changeaient mes plus beaux jours en une lente mort.
„ Pour rompre ces liens il est vrai que mon père
„ me présente un époux, mais quel époux, grands Dieux!
„ Toi qui le connais, toi dont le cœur généreux
„ à mes vœux fut toujours propice,
„ tu sais que, de l'autel en passant dans ses bras,
„ je n'aurais fait que changer de supplice.

„ Si c'est mourir, que vivre, hélas !
„ privé d'un objet qu'on adore ;
„ vivre pour ce qu'on n'aime pas,
„ c'est mourir cent fois plus encore.
„ Ah ! puisqu'aux lois d'un maître il nous faut obéir,
„ n'est-il pas naturel au moins de le choisir ?
„ Et peut-on exiger du devoir d'une fille
„ qu'elle enchaîne au hasard et son cœur et sa main ?
„ Trop de soumission compromet son destin
„ en exposant un jour l'honneur dont elle brille.
„ Si Vénus n'avait pas écouté sa famille,
„ aurait-elle épousé Vulcain ?
„ et dans le sein d'un bon ménage,
„ soumise, par son choix, aux désirs d'un époux,
„ plus digne d'elle et moins jaloux,
„ ne serait-elle pas plus heureuse et plus sage ?

„ Tu le vois, c'est pour ma vertu
„ que je te presse, te supplie
„ de céder à mes vœux. Lorsque j'aurai vécu,
„ n'adorant que l'époux dont le cœur m'a choisie,
„ j'en jure par les Dieux, je n'oublîrai jamais
„ qu'à tes soins j'aurai dû la pureté, la paix,
„ et l'innocence de ma vie.

„ Mais le bonheur se cache et veut être ignoré:
„ sur le mien garde le silence ;
„ et nous prîrons tous deux l'Amour pour qu'à ton gré,
„ sa mère ou lui te récompense „.

J'ignore ce que répondit la confidente, mais je sais que, les jours suivants, elle alluma le flambeau précisément à la même heure ;

que bientôt même elle s'en fit un devoir, et puis une habitude.

Cependant l'hiver approchait ; l'hiver, si doux pour les amants réunis dans un même asyle! si cruel pour ceux dont les demeures sont séparées !

Un matin, Héro, triste et pensive, embrassait son époux en silence, et soupirait en lui cachant ses larmes.

-" Tu soupires, ma tendre amie ?
-" Non.- Qu'as-tu donc ? dis-le moi, je t'en prie !
" Rien ". Or, qui connaît bien le cœur de la beauté,
et sa discrétion et sa timidité,
sait que, sur ses lèvres de roses,
rien veut dire beaucoup de choses.

Léandre insista donc ; et, à force de prières et de caresses, il obtint enfin cette réponse entrecoupée de sanglots :

" Si tu conçois combien je t'aime,
juge quel est mon désespoir
quand je suis réduite moi-même
à te défendre de me voir !
Mais il le faut ! Borée a fermé la carrière
que tu franchissais chaque soir.
Attendons, mon ami, la saison printanière.
Adieu. Séparons-nous ; et, si je te suis chère,
pars, je le veux, pars, cher amant,
crains, si tu tardes un moment,
que je ne veuille le contraire ".

Léandre résiste long-temps. Héro lui reproche sa résistance, prie, presse, ordonne, exige qu'il parte sans différer. Il obéit enfin. Hélas ! dit-elle, il a bientôt obéi !

Le soir, soit oubli de l'épouse, soit habitude de la confidente, le flambeau brillait au sommet de la tour. Léandre, des rives d'Abidos, l'apperçut à travers la vapeur des frimats. Soudain, regardant ce signal comme le rappel de son exil, il vole au rivage; mais les vagues irritées opposent à ses efforts leurs mobiles remparts et leurs gouffres menaçants. La mer se gonfle, les nuages roulent, s'étendent, et le flambeau disparaît. A cette vue, le malheureux amant, se croyant exilé de nouveau, seul, au milieu des ténèbres et du deuil de la nature, gagne, à l'abri d'un rocher, la cabane d'un Pêcheur. Là, pour soulager sa douleur, il trace, à la lueur d'une lampe rustique, ses souvenirs et ses regrets.

Le Pêcheur, au lever du jour, devait aller à Sestos. Léandre, que le jour n'avait jamais surpris sur ce rivage, dans les temps même de son bonheur, n'osa, dans le temps de son adversité, concevoir même la pensée d'y voir l'aurore. Un tel excès de délicatesse est

admirable sans doute ; aussi vaut-il mieux, je crois, l'admirer que l'imiter.

A l'amour trop souvent le scrupule est funeste.
Je sais qu'en l'esquivant pour un tel procédé,
à toute outrance on est grondé,
maltraité, chassé ; mais on reste.

L'amant scrupuleux demeura sur le rivage ; et après avoir couvert sa lettre de baisers, il la ferma et la remit au passager.

Héro, depuis un jour, solitaire et déja repentante, apperçoit la barque du haut de sa tour, et vole vers la rive en remerciant intérieurement son ami de sa désobéissance. Oh! comme elle va se plaindre et le rêcompenser de sa témérité ! Mais en arrivant, elle n'apperçoit qu'un matelot, chargé pour elle d'un billet qu'il lui présente. « Hélas ! dit-elle en regardant tristement la barque, il pouvait venir, et il écrit ! » Cependant elle ouvre la lettre et lit, en essuyant ses pleurs :

L'Aquilon gronde sur ma tête ;
chargés d'écume et de frimats,
les flots mugissent sous mes pas,
mais mon cœur franchit la tempête.
En vain Borée et les Autans
nous poursuivent dans les ténèbres ;
malgré l'ombre et leurs cris funèbres,
je te vois, et toi, tu m'entends.

Elle m'est à jamais présente
cette silencieuse nuit
où vers toi je nageai sans bruit
sur la mer calme et transparente.
De Phœbé la pâle clarté
blanchissait l'onde et le rivage :
là j'entrevoyais ton visage,
ta robe et ton voile argenté.

Toi-même, non loin de la rive,
dès que tu pus me découvrir,
vers moi je te vis accourir
d'amour palpitante et craintive.
Déja les flots couvrent tes pieds :
bientôt ils gagnent ta ceinture :
mais j'arrive, je te rassure,
et tes genoux seuls sont mouillés.

Dans ta demeure solitaire,
près de ton feu tous deux assis,
de mes cheveux, de mes habits,
tes mains expriment l'onde amère.
Quel souper ! quels doux entretiens !
que de baisers sur notre bouche,
que de volupté sur ta couche !
que de fois !.... mais tu t'en souviens.

Réduit sombre, adorable asyle,
petit foyer, lit amoureux,
sièges, coussins voluptueux,
lampe obscure, alcove tranquille,
jusqu'au moment de mon retour,
au doux objet de ma tendresse
retracez mes feux, mon ivresse
et les songes de notre amour ,,.

Pendant cette lecture, Héro avait plus d'une fois pâli de dépit et rougi de souvenir. En proie aux sentiments confus qui l'agitent, elle referme la lettre, l'ouvre encore, la relit, et d'une main égarée trace rapidement sa réponse :

D'un inconnu j'ai reçu ton message.
Je crois te voir luttant contre l'orage.
J'accours, je vole... et c'est un étranger !
et vous m'aimez ! vous ?... mes feux, mes allarmes,
mon abandon, mon désespoir, mes larmes,
tu ne vois rien ; et tu vois le danger !

Quand ma raison t'interdit ma présence,
mon cœur, croyant supporter ton absence,
bravait un mal qu'il ne connaissait pas.
Il est affreux ! il m'obsède, il me tue ;
et de langueur ton amante abattue
meurt en baisant la trace de tes pas.

Quand vous quittez celle qui vous fut chère,
les jeux, les arts, les honneurs et la guerre
viènent remplir le vuide tour-à-tour.
Vous rêvez peu ; mais une pauvre fille,
en maniant les fuseaux et l'aiguille,
rêve sans cesse et ne rêve qu'amour.

Cruel ! pourquoi retracer à mon ame
et nos transports et mes feux et ta flamme ?
En parle-t-on quand on peut les sentir !
Pour te borner à peindre notre ivresse,
attends, ingrat, attends que la vieille se
nous ait tous deux réduits au souvenir.

Sortant des flots de la mer écumante,
comme il est doux, auprès de son amante,
d'entendre au loin la tempête mugir!
de recevoir un baiser pour l'orage,
deux pour la crainte, autant pour le courage,
vingt pour la peine et cent pour le plaisir!

Ah! si l'honneur, si la pudeur austère
n'avaient besoin des ombres du mystère,
comme déja j'aurais volé vers toi!
mais toi qui peux te passer de son ombre,
que tardes-tu?.... Non.... dès que la nuit sombre
aura couvert le rivage, attends-moi.

Que je t'attende! répétait Léandre en frémissant de dépit et d'effroi; et déja la nuit déployait ses voiles, et le fidèle flambeau brillait sur le haut de la tour. L'impétueux amant s'élance au milieu des vagues, lutte avec effort contre elles, les surmonte, et s'éloigne du rivage.

Héro, fidèle à sa promesse, se dispose à partir, mais la tempête s'oppose à son passage; et sa compagne, embrassant ses genoux, l'arrête au bord des abîmes qui s'ouvrent pour l'engloutir. Cependant les vents soufflent, le flambeau s'éteint, la mer s'élève, et le désespoir de la jeune épouse s'accroît avec l'orage.

" Grands dieux! s'écriait-elle, éplorée, éperdue
" moi qui jamais n'attendis vainement

« serai-je

„les promesses de mon amant,
„ serai-je donc par lui vainement attendue ! „

Telles furent ses plaintes jusqu'au retour de l'aurore. Alors sa compagne, la voyant pâle et immobile, prit l'abattement de la douleur pour le calme du repos, et crut pouvoir elle-même se livrer au sommeil. Mais à son réveil sa maîtresse était disparue. Elle la cherche vainement, l'appèle d'une voix tremblante, et, pressant ses pas tardifs, elle arrive au sommet de la tour. Là, parcourant d'un regard inquiet la mer et ses rivages, au pied d'un rocher, entre les roseaux, elle apperçoit quelques vêtements et reconnaît le voile de la Prêtresse; elle y vole, et la trouve pâle et tiède encore sur le corps livide et glacé de son amant.

En voyant moissonner, à peine en son printemps,
ce couple que l'amour enivraît de ses charmes,
ses yeux desséchés par le temps
retrouvèrent encor des larmes.

Le lendemain, les habitants de Sestos, en longs habits de deuil, se rassemblèrent sur le rivage. La Douleur y réunit tous les époux qui sentaient le prix du bonheur d'aimer, et les vieillards et les adolescents qui soupiraient ou de n'aimer déja plus ou de n'aimer pas

encore. Leurs mains, après avoir couvert de fleurs et de parfums ces deux victimes de l'amour et de la fidélité, les déposèrent, au pied de la tour, dans un même tombeau ; et ce Dieu qui m'inspire quand je vous écris, mon amie, leur dicta ces vers, qu'ils tracèrent sur un marbre de Paros :

Amants, puissent les Dieux vous réserver le sort
des fidèles époux que ce tombeau rassemble !
Ils s'aimèrent jusqu'à la mort,
périrent l'un pour l'autre, et reposent ensemble.

LETTRE LXXXV.

Vous souvient-il, mon aimable amie, de tous ces instants de gaîté scientifique où, pour nous rappeler nos vieilles lectures, nous prêtons aux moindres personnages et aux plus petites actions de nos contemporains le nom des héros les plus fameux et des évènements les plus mémorables de l'antiquité? Une jeune fille passe-t-elle un réchaud à la main, c'est une Vestale, peut-être, portant le feu sacré. Une autre nous offre-t-elle des pains ou des gâteaux, c'est une jeune Prêtresse présentant les corbeilles de Cérès. Cette beauté matérielle qui marche entre deux guerriers, est la belle Cléopatre qui trompe César, trahit Antoine et périra victime d'un serpent caché sous les fleurs.

Ainsi, dans ces entretiens où la Gaîté rend l'Esprit indulgent, où tout ce qui fait rire est bien, la Folie, parodiant l'auguste Antiquité, égaie, bien ou mal, ce que nous appelons nos Journées Historiques.

Or, pour nous rappeler également une partie des personnages et des évènements fabuleux, j'ai projeté ce matin de passer avec vous une journée mythologique, composée des évènements les plus simples. Vous allez vous éveiller; nous descendrons au jardin, nous dînerons, puis nous traverserons la ville pour aller dans la campagne. A notre retour, nous causerons, vous me direz bonsoir et je m'en irai seul!

Rien de plus commun que ces détails; mais entourés des prestiges de la Fable, ils vont prendre une teinte de sentiment et de grace, quelquefois même un appareil de grandeur et de dignité.

Voici le jour; commençons:

Déja la Nuit tranquille, en repliant ses voiles
parsemés d'azur et d'étoiles,
d'un vol silencieux plane vers les enfers.
Lucifer la poursuit et la naissante Aurore
en souriant promet à l'univers
le beau jour, les plaisirs, les feux qui vont éclore.
Mais, si jeune, aurait-elle éprouvé des malheurs?
Pourquoi ses larmes sur la terre
viènent-elles baigner le calice des fleurs?
Ah! la source en est pure et doit plaire aux bons cœurs.
Dans leur crystal mouvant reconnaissez les pleurs
d'une fille annonçant le retour de son père....

Que dis-je! sur le lin vos charmes étendus
pressent en ce moment la plume de Cygnus;
cependant que Phœbus dans sa vaste carrière
s'avance en conquérant, et d'un trait radieux
perçant autour de vous les voiles du Mystère,
effarouche Morphée. Il s'enfuit, et vos yeux,
libres de ses pavots, s'ouvrent à la lumière.

La Pudeur aussi-tôt vous offre un vêtement
dont la Simplicité forme votre parure.
Comus tresse légèrement
les trésors ondoyants de votre chevelure.
L'Amour frappe à la porte; elle s'ouvre à moitié;
mais il n'ose entrer seul. Je prends sa main tremblante;
il me suit; je vous le présente
comme frère de l'Amitié.
En admirant vos traits, ce Dieu voudrait encore
qu'un bouquet ornât votre sein;
et l'heure du repas vous appèle au jardin:
visitons les trésors de Pomone et de Flore.

Minerve m'a donné ces jeunes oliviers.
Ce sont des rejetons de l'olivier d'Athène.
Cette vigne est un don que le père Silène
m'apporta sur son âne, escorté des guerriers
qui du vainqueur de l'Inde adorant les merveilles,
après avoir goûté le nectar de la treille
se rendirent tous prisonniers.

Quel peuple intéressant habite cette enceinte!
Le jeune Cyparis sur cette urne incliné,
à ses pieds voit Zéphyr caresser Hyacinthe,
et Narcisse y fleurit à l'ombre de Daphné.

Ajax respire ici sous la fleur azurée
qui retrace son nom. Là Clitie éplorée,
vers le char du soleil se tournant lentement,
oppose ses rayons à ceux de son amant.
L'anémone a fleuri, la rose vient d'éclore.
L'innocente rougeur dont elle se colore
est le sang de Vénus versé pour Adonis.
Leur sang et leur destin dans ces lieux sont unis:
Vénus rougit la rose, Adonis l'anémone.

Mais quelle est cette vieille apportant un panier?
C'est sans doute Vertumne. Il vous prend pour Pomone;
fuyons; je dois me défier
de ses discours flatteurs et de son imposture.
Il approche.... Ah! je me rassure:
c'est la femme du jardinier.
Elle vient nous offrir les trésors de l'Automne
dans l'osier couronné des pampres de Bacchus;
les gâteaux de Cérès, la grappe d'Erigone,
la pomme de Pâris, la pêche de Vénus,
la mûre de Thisbé, le fruit qu'aux Hespérides
le héros de Thèbe enleva,
avec les pommes d'or, dont l'attrait captiva
d'Atalante les pas rapides.
Ce fruit n'a rien perdu de son charme fatal.
Atalante fuit-elle, Hippomène lui jète
la pomme d'or, elle s'arrête,
il l'atteint; je l'ai vu dans le palais royal.

Mais l'art captive ici les fleurs et la verdure;
allons dans la campagne admirer la Nature,
et sur ses gonds forgés par l'époux de Vénus,
ouvrons cette cloison consacrée à Janus.
Fions-nous à ses soins, mais fermons la serrure.

Saluons, en sortant, ces Dieux Thermes postés
pour protéger nos murs et nos propriétés.
Hélas ! ces Dieux trop bons, pour prix de leurs services,
se laissent entourer d'étranges sacrifices !
Evitons leur encens. Devant ce forgeron,
quel est ce rustre armé d'un gros bâton
qui montre l'ours ? C'est Mercure lui-même
qui chante au bruit du marteau,
et fait danser Calisto
pour amuser Polyphême.

C'est encor lui sur ce tréteau :
le voilà médecin à quatre sols par tête.
« Quels mortels insensés voudraient à si bas prix
» ne pas avoir la fièvre afin d'être guéris ?
» C'est un marché tout d'or ! » on écoute, on s'arrête ;
» il descend de voiture et repart aujourd'hui,
» Hipocrate vers nous l'envoie en ambassade ;
» mais il expédie. Avec lui,
» c'est un plaisir d'être malade.
» Son remède est universel.
» C'est le chef-d'œuvre d'Esculape.
» Jeune ou vieux, qui le prend, le jour même en réchappe,
» ou meurt.... Mais dans ce cas, la volonté du ciel ».

N'en risquons pas l'épreuve, et gagnons la campagne,
Mais, au bout du faubourg, près de ce cabaret,
quel est ce chanteur aigre, armé d'un maigre archet,
raclant un violon qui grince et l'accompagne ?
Approchons ; c'est peut-être Apollon déguisé.
Apollon ! C'est lui-même. Un chansonnier de place !
Oui ; le peuple rimeur a métamorphosé
en chansonnier du coin le maître du Parnasse.
Voyez sur le rivage errer ce long troupeau.
Le taureau poursuit la génisse,

le ravisseur d'Europe aime la jeune Io.
Près d'eux, je vois brouter les compagnons d'Ulysse.
La baguette à la main, un jeune pastoureau,
affublé d'un petit manteau,
les suit sur son baudet qui trote à l'aventure.
Le berger chante; et l'âne, à chaque pas,
marche à côté de la mesure.
Vous riez ? C'est encore Apollon ou Mercure
grimpé sur le roi Midas.

Au sein de ce lac immobile,
qui peint le ciel et les oiseaux,
vous ne voyez qu'une eau tranquille;
moi, j'apperçois sous les roseaux
une Naïade fugitive
qui vous dit d'une voix craintive:
« Sur ma fougère viens t'asseoir.
» Mes joncs, mes saules, ma verdure
» couronneront ta chevelure,
» et mon sein sera ton miroir ».
Hâtons-nous de fouler cette mousse légère.
Le jour pâlit; Phœbus voile son front serein;
des Autans orageux le murmure lointain
aux Zéphyrs déclare la guerre;
leur essaim prend la fuite, et la pluie, à grands flots,
de cercles redoublés va sillonner les eaux.

Les Hyades pleurent leur frère
qu'un monstre dévorant ravit à leur amour.
Le Roi des cieux, touché de leur douleur amère,
en vain les transporta dans son brillant séjour.
Les consolations qu'on reçoit à la cour
jusques au cœur n'arrivent guère.
Mettons-nous à l'abri sous ce feuillage épais,

et de ce bosquet sombre invoquons la Dryade.
L'orage continue ? Entrons chez l'Oréade
qui préside à cet antre frais.
Cependant la nuit vient ; l'éclair part, le ciel gronde.
Sur ses vieux fondements qui fait trembler le monde ?

Au moment où Vulcain, des forges de Lemnos
apporte la foudre à son père,
Mars vient prendre congé, car il part pour la guerre.
Jupin, qui veut flatter et gagner le héros,
le fait entrer au bruit de son nouveau tonnerre.
Tout l'Olympe s'assemble ; et tandis qu'en leurs coins
les tristes Hyades gémissent,
Jupiter parle, tonne, et les Dieux applaudissent,
d'autant plus qu'ils entendent moins.
L'allégresse fermente et les cieux retentissent
d'un murmure confus ; les courtisans jamais
ne se taisent quand ils jouissent.
Éole et ses enfants d'allégresse frémissent ;
Écho redit leur joie aux antres des forêts.
Ainsi, ce qui chez nous produit une tempête,
dans l'Olympe n'est qu'une fête.
Ce n'est pas la première fois
que la terre a payé les fêtes de ses Rois.

Mais le jour reparaît. Éole se retire;
il emmène les Aquilons,
et ne laisse que le Zéphyre
pour relever les fleurs et sécher les moissons.
Voyez-vous l'écharpe d'Iris
de mille couleurs nuancée ?
La Déesse voyage, et sa course, tracée
en demi-cercle, aboutit chez Thétis.
Elle descend au palais d'Amphitrite,

de la part de Junon à la fête l'invite.
Amphitrite, est malade et ne peut y venir.
Elle engage Neptune à faire le voyage ;
le bon Neptune part. Phœbus, dans un nuage,
descend chez la malade, afin de la guérir,
car il est, comme on sait, Dieu de la médecine.
Son char à l'horizon baisse, et le jour décline....
Mais sur ce chapitre laissons
les commentaires inutiles.
La nuit vient ; rejoignons nos Pénates tranquilles,
nos Dieux-Lares et nos tisons.

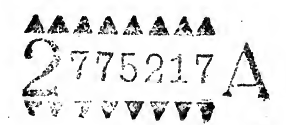
Emprisonnons les Vents dans cette outre élastique,
et qu'en s'échappant de son sein,
de leur souffle irritant ils excitent Vulcain
à dévorer ce chêne antique
qui couvrit les amours de Faune et de Sylvain.

Voici l'heure où Thalie et Colin sur la scène
dans un riant miroir nous montrent nos défauts.
Irons-nous contempler leurs magiques tableaux?
Irons-nous admirer Ducis et Melpomène?
ou bien sur ce théâtre où les Arts réunis
obéissent ensemble à la voix du Génie,
applaudirons-nous Gluc, Sacchini, Polymnie,
Vestris et Terpsichore, Amphion et Laïs?
Non; le Pasteur qui chante au milieu de la plaine,
la bergère qui rêve en tournant son fuseau,
charme mieux vos loisirs. Eh bien! chez Erato
nous verrons Favart et Sédaine;
et pour assaisonner ce plaisir innocent,
et joindre au sentiment une gaîté facile,
chez Momus et Barré nous prendrons, en passant,
un grain de sel au Vaudeville.

Mais l'esprit, la gaîté valent-ils les soupirs,
les doux épanchements de deux amis fidèles?
Demeurons: l'Amitié concentre ses plaisirs.
C'est pour les vrais amis que le Temps a des ailes,
et déja sur l'émail où l'Art sut mesurer
le cercle de notre existence,
l'airain mobile qui s'avance
marque l'instant fatal qui va nous séparer.

Ah! du moins que ce front, au nom de l'Innocence,
avant de m'exiler de cet aimable lieu,
m'accorde seulement un baiser pour adieu:
adieu! que le sommeil, que la Paix, le Silence
règnent jusques au jour dans cet asyle.... Adieu!
Des Songes près de vous que la troupe empressée
rassemble les Amours et les Plaisir .... Adieu!
Qu'en apportant aux fleurs la vie et la rosée,
l'Aurore vous revoye encor plus fraîche.... Adieu!....
Adieu charme, bonheur, délices de ma vie!
Adieu, ma bonne sœur et ma plus tendre amie..
Émilie! encore un adieu!

FIN de la sixième et dernière Partie.



TABLE

ALPHABÉTIQUE

DE LA SIXIÈME PARTIE.

	LET.	PAG.
ALCIONE et CÉIX. Leur bonheur.	82	99
Ambition de Céix qui prend le nom de Jupiter.	*Ib.*	100
Malheur d'Alcione et de Céix. .	*Ib.*	101
AMPHITRITE, fille de Doris et de l'Océan.	74	25
Elle est aimée de Neptune. .	*Ib.*	26
Neptune la fait enlever par les Dauphins.	*Ib.*	31
ARION. Sa naissance. . . .	*Ib.*	32
Il parcourt la Sicile et l'Italie.	*Ib.*	*Ib.*
Il s'embarque à Tarente pour retourner dans sa patrie. .	*Ib.*	33

Sixième partie. *

	LET.	PAG.
Jeté dans la mer par les matelots de son vaisseau, il est sauvé par des dauphins. . .	74	54
Il paie ce bienfait d'ingratitude, et laisse expirer sur le sable le Dauphin qui l'avait apporté.	74	55
CIRCÉ. Sa naissance, son mariage, ses crimes.	81	91
Elle préserve Ulysse de l'enchantement des sirènes. . .	Ib.	93
DAUPHINS, confidents de Neptune.	74	27
Transportés au ciel et changés en constellation par Neptune.	Ib.	32
DORIS, fille de l'Océan. . . .	72	10
Ses enfants.	79	85
GLAUCUS et SCYLLA. . . .	80	89
Scylla est métamorphosée en monstre par Circé. . . .	81	92

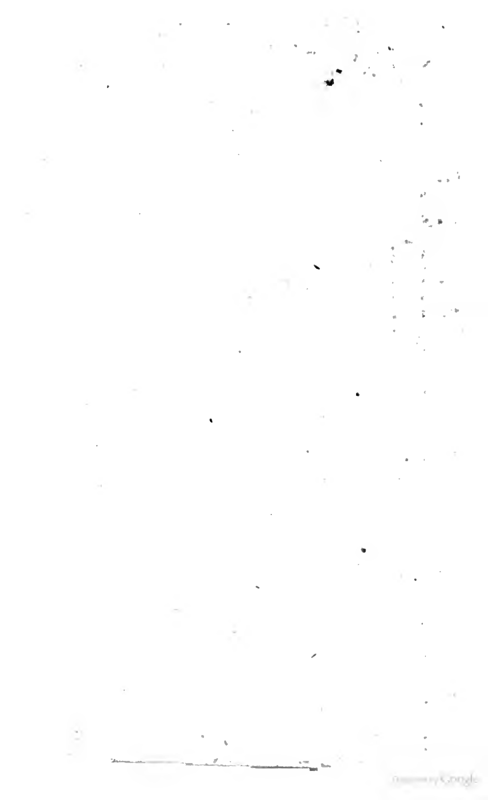
	LET.	PAG.
HÉRO et LÉANDRE. . . .	84	118
INO et MELICERTE. Leurs malheurs.	79	85
NEPTUNE. Sa mère Cybèle, en mettant un cheval à sa place, le soustrait à la voracité de son père Saturne qui avait l'habitude de dévorer ses enfants.	73	13
Il est chassé du ciel, et travaille chez Laomédon à rebâtir les murs de Troye.	*Ib.*	14
Laomédon lui refuse le salaire convenu; il inonde les champs troyens et suscite un monstre marin qui ravage cette contrée.	*Ib.*	16
Il frappe la terre de son trident, et en fait sortir le cheval.	*Ib.*	17
Ses fêtes à Rome.	*Ib.*	18
Ses différents surnoms. . .	*Ib.*	22

	EXT.	PAG.
Il aime Amphitrite et l'épouse.	74	26
Vénus donne aux nouveaux époux une fête dans sa ville de Cythère.	75	58
Description de cette fête. . .	*Ib.*	*Ib.*
Amphitrite et Neptune se fixent à Cythère.	76	56
Inconstance de Neptune et ses voyages à la nouvelle Cythère.	*Ib.*	57
NÉRÉE, fils de l'Océan, épouse sa sœur Doris.	72	10
Ses talents.	79	83
OCÉAN. Sa naissance, son mariage, ses enfants. . .	72	7
Son abdication en faveur de ses fils.	*Ib.*	*Ib.*
POLYPHÈME. Sa naissance.	76	58
Description de ce géant. . .	77	63
Il aime Galathée.	*Ib.*	64
Il surprend Acis dans les bras de Galathée.	*Ib.*	63

	LET.	PAG.
Il surprend sur le rivage Ulysse et les Troyens jetés par la tempête sur les côtes de la Sicile.	77	70
Il est tué par Ulysse et comment.	Ib.	71
PROTHÉE, fils de l'Océan et de Thétis.	79	86
SIRÈNES, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope.	81	93
Elles sont admises à cause de leurs talents dans la société de Proserpine.	Ib.	94
Elles disputent aux Muses le prix du chant ; elles sont vaincues et punies de leur audace..	Ib.	Ib.
Leurs chants attirent les Argonautes..	Ib.	95
Elles se précipitent dans la mer avec leurs instruments. . .	81	Ib.

	LET.	PAG.
THÉTIS, l'une des Néréides.	78	81
Elle est aimée d'Apollon, Neptune et Jupiter.	Ib.	Ib.
TRITON. Sa naissance, ses talents..	79	82
ULYSSE, roi d'Itaque, jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile.	77	7●

FIN DE LA TABLE.




B.N.C.F.